Exclu du prêt

M 1992 DEA 22

1510

Université Jean-Moulin - LYON 3

Communication et développement agricole : diffusion d'informations ou aide à la construction de connaissances ?

Etude comparative de deux approches

D.E.A. Sciences de l'Information et de la Communication

Claude Compagnone - Juillet 1992

Université Jean-Moulin - LYON 3

Communication et développement agricole : diffusion d'informations ou aide à la construction de connaissances ?

Etude comparative de deux approches

D.E.A. Sciences de l'Information et de la Communication

Claude Compagnone - Juillet 1992

Je tiens à remercier R. LE GUEN et J.P.DARRE. Grâce à eux j'ai trouvé à travers ma formation d'ingénieur en agriculture un champ de réflexion qui n'a cessé de me passionner.

Je remercie aussi Y.MADELINE et toute l'équipe d'animation nationale de l'opération "Fourrages-Mieux". J'ai pu découvrir en leur compagnie dans une démarche professionnelle dynamique différents visages du développement agricole.

Enfin je voudrais particulièrement remercier J.P.METZGER et A.SILEM pour la réelle écoute dont ils ont fait preuve durant cette année de formation et les encouragements qu'ils ont su nous prodiguer.

SOMMAIRE

Introduction p 2

Chapitre I : Projet, Matériel et Méthode p 4

1) Des matériaux
2) Un projet
3) Un cadre paradigmatique
4) Une méthode
5) Construction de l'exposé

Chapitre II : Du modèle diffusionniste au modèle de la traduction ? p 9

A Le développement agricole face au paradigme épidémiologique p 9

1) Le développement agricole, mouvement social
2) De la vulgarisation au développement agricole
3) Le paradigme épidémiologique
4) Les répercussions dans le développement agricole
5) Quand les faits observés résistent au modèle
6) Quand le modèle est mis en question par la science officielle

B L'utilisation du marketing social et de la communication de masse p 15

1) La communication de masse en agriculture
2) Critique de cette approche comportementaliste

C Du modèle diffusionniste au modèle de la traduction p 17

1) Critique du modèle diffusionniste
2) Un changement de perspective
   a) Un renouvellement des approches
   b) La décision d'adoption d'une innovation : approches économiques et psychologiques

3) Au rendez-vous de la complexité ?

Chapitre III : L'arrière - pensée p 29

A Introduction p 29

B Les grandes caractéristiques des deux approches p 30

1) Un contexte
2) Deux types d'action
   a) Poser le problème
   b) Mode opératoire

C Penser l'aide p 35

1) Pour quel public et comment
2) Des besoins pour une aide

D Paradigmatologie p 38

1) Trouver un problème à une solution ou une solution à un problème ?
2) La construction de médiations
   a) Fourrages-Mieux : le faire dans la médiation
   b) Le GERDAL : l'être dans la médiation

3) Deux modèles de la transmission
4) La place du sujet
   a) La construction d'un sujet opératif
   b) La construction d'un sujet réflexif

5) Question de paradigme
   a) Objectivité et projectivité
   b) Disjonction / réduction, conjonction / distinction

E La place de l'expert : l'apport des recherches en Intelligence Artificielle p 50

1) La science et la croyance en un certain type d'homme
2) L'Intelligence Artificielle face à ses limites
3) La prise en compte de la situation
   a) Parallèle avec les approches suivies en Intelligence Artificielle
   b) Eléments d'évaluations

4) Systèmes experts et modèles de communication

F Régime de validation des énoncés scientifiques et critères d'évaluation des approches p 57

1) Un impératif de performativité
2) Matrice communicationnelle et réflexivité
3) Un jugement des approches

Chapitre IV : deux approches pour quel espace public ? p 61

A Diffusion de messages ou objectivation de tiers symbolisant ? p 61

B Espace de communication et espace public p 63

1) Naissance de l'espace public
2) Espace public et démarche GERDAL
   a) Une même perspective proprement politique
   b) Distinction entre des modèles d'espace public différents
   c) Conjonction de deux modèles d'espace public

3) Espace public et démarche Fourrages-Mieux
   a) L'espace public contemporain
   b) Un réel intelligible à lui-même
   c) Des structures communicationnelles différentes

4) Espace public et évolution du développement agricole

Conclusion p 75

Bibliographie

" *Les idées existent par et pour l'homme, mais l'homme existe aussi par et pour les idées. Nous ne pouvons bien nous en servir que si nous savons aussi les servir."*

(E.Morin, 1991)

INTRODUCTION

Le but de ce travail est de montrer dans quel débat sur la formalisation et la diffusion des connaissances, se situent implicitement ou explicitement deux nouvelles approches mises en oeuvre dans le développement agricole depuis une dizaine d'années.

Ce travail s'inscrit dans le projet plus vaste d'une réflexion sur la communication dans le domaine du développement agricole. Il en constitue une étape indispensable pour poser correctement le problème.

Il s'appuie dans cette optique sur les travaux d'une équipe de l'Institut de l'Elevage (anciennement de l'ITEB - Institut Technique de l'Elevage Bovin) spécialisée dans l'ingénierie de projets de communication collective auprès des éleveurs et sur ceux du GERDAL (Groupe d'Expérimentation et de Recherche: Développement et Actions Localisées)

Ce choix n'est bien sûr ni neutre ni anodin. Pour avoir participé aux premiers dans le cadre de mes activités professionnelles, et avoir fréquenté les seconds au cours de mon mémoire de fin d'études d'ingénieur en agriculture j'ai été confronté à un certain nombre de questions concernant ces approches.

D'où sont-elles issues ? Sur quelle "arrière-pensée" sont-elles bâties ? Sur quelles différences de perceptions des choses se fondent leur différence de forme ? Sont-elles radicalement incompatibles ? Dans quelle mesure est-il préférable d'utiliser plutôt l'une que l'autre ? Est-il possible de les utiliser en synergie ? Sont-elles orientées vers un même projet ? Comment s'inscrivent-elles dans le large cadre de la société moderne de communication ? Retrouve-t-on ce même débat dans d'autres champs d'activités ?

Questions certes théoriques mais qui correspondent à un certain vécu dans un monde agricole en profonde mutation. Je parle d'un vécu professionnel qui s'est construit au fil de plusieurs centaines d'entretiens semi-directifs menés auprès

d'agriculteurs en majorité non clients des services de développement agricole et de techniciens de ces mêmes services. Je parle de rencontres avec des éleveurs confrontés à un monde mouvant, toujours intéressés pour parler de leurs pratiques, souvent inquiets sur le devenir des choses et parfois totalement aigris et désespérés. Je parle encore de réflexions élaborées à l'ITEB au sein de mon ancienne équipe de travail sur la nature de l'aide à apporter aux agriculteurs.

C'est ce vécu, cet ensemble de questions en suspend, qui m'ont poussé à entreprendre cette recherche.

Dans ce travail seront mis en oeuvre des outils et des acquis de différentes disciplines, histoire, philosophie, sociologie, épistémologie,... chacune d'elles permettant de définir des coordonnées particulières de mon objet, de le faire apparaître dans ses multiples facettes.

Si j'utilise dans cette introduction le pronom personnel "je" pour présenter mon itinéraire de recherche, par la suite j'emploierai le pronom "nous". Non seulement parce que mon argumentation s'appuiera sur les analyses de différents auteurs mais aussi parce que je crois profondément que tout objet élaboré, le plus individuel soit-il, n'est que l'expression d'un large travail collectif. Ce mémoire n'est qu'un motif tissé à partir de mille fils. Les fibres les plus récentes sont issues d'une réflexion menée au cours de ce DEA dirigé par J.F.Tétu, et plus particulièrement au sein de l'option "Communication, organisation, représentation des connaissances" animée par J.P.Metzger.

CHAPITRE I
PROJET, MATERIEL et METHODE

1) Des matériaux

Nous nous intéressons dans cette étude à des travaux issus d'actions concrètes menées sur le terrain. Bien que ceux de l'Institut de l'Elevage soient plutôt dominés par une exigence opérationnelle en matière de développement et ne correspondent pas à la mise en place expérimentale, pas à pas, d'outils et de méthodes inédits, on y trouve une réelle activité de recherche à travers la formalisation de la méthode utilisée et le suivi-évaluation des résultats. A l'opposé si les travaux du GERDAL s'inscrivent plutôt dans un cadre de recherche universitaire et apparaissent comme des expérimentations à échelle réduite il n'en reste pas moins que ces expérimentations se déroulent en situations réelles dans des micro-opérations de développement. Avec leurs spécificités très affirmées, ces approches se retrouvent donc, dans une certaine mesure, sur une plage commune de la recherche-développement. Cette plage rend possible l'accès à des documents sur la démarche suivie et les évaluations effectuées.

2) Un projet

Ces deux approches se trouvent en concurrence dans les politiques de développement. Leur utilisation est vue jusqu'à présent de manière disjonctive.

C'est proprement l'origine de cette disjonction qui va nous conduire dans notre analyse.

Un certain nombre de traits apparaissent immédiatement comme éléments explicatifs de cette disjonction. Comme nous venons de l'entrevoir il y a une lutte entre deux pôles producteurs de discours sur la communication, un pôle constitué de techniciens qui font appel aux travaux de professionnels de la communication, un pôle de chercheurs qui eux se référent aux travaux universitaires. Cette lutte n'est pas du tout spécifique au domaine du développement agricole. Comme le soulignent Neveu et Rieffel (1989) dans le champ de la communication "deux espaces de production <...> semblent

revendiquer explicitement l'élaboration d'un savoir théorique: celui des chercheurs, des scientifiques d'un coté, celui des praticiens de l'autre. Le rapport de force qui s'est instauré entre la recherche académique et la recherche indigène parait tourner à l'avantage des seconds".

On peut comprendre aussi que des méthodes devant prouver dans une phase de maturation, et leur spécificité, et leur potentiel à aborder et à traiter certains problèmes, ont intérêt à ne pas s'entacher d'éléments qui tendraient à les déstructurer par un effet de pollution. Pour parler à la manière de Latour on pourrait dire que les animateurs de chacune de ces méthodes se protègent contre tout effet de traduction, c'est à dire contre tout mouvement adverse visant à les recruter pour les faire participer à la construction des faits, des énoncés, de la méthode concurrente.

Ce que nous souhaiterions étudier dans ce travail c'est d'une manière plus profonde, parce que généralement peu explicites, le cadre paradigmatique, les fondements épistémologiques sur lesquels reposent ces deux approches. En effet comment comprendre ce qu'est la communication, et en particulier la communication construite autour de la diffusion des connaissances scientifiques, sans se référer à ce cadre ? Historiquement "l'exigence nouvelle de légitimation que l'avènement du sujet réflexif a fait naître conjointement dans le domaine de la science et dans celui de la politique et de l'éthique" est "au fondement de l'univers moderne de la communication" (Quéré, 1982). Se poser cette question c'est prendre acte des révolutions paradigmatiques dont l'histoire est parsemée et s'interroger sur "l'arrière-pensée" à partir de laquelle s'articule le réel appréhendé par nos deux approches. "Si, pour la physique, un changement de principe universel entraîne un changement du monde entier, pour les sciences de l'homme, un semblable changement entraîne un changement de l'homme dans son entier" (Bourguignon cité par Morin, 1991). Ainsi "le monde extérieur n'est pas insensible à nos activités épistémiques, car ces activités *peuvent faire disparaître les dieux pour les remplacer par des tas d'atomes dans l'espace vide*" (Feyerabend cité par Morin, 1991).

3) Un cadre paradigmatique

Une telle perspective nous oblige donc à définir par effet de réflexivité le cadre paradigmatique dans lequel nous nous situons.

Dans notre démarche nous suivrons le chemin tracé par des auteurs comme Bourdieu, Le Moigne, Morin, Quéré. Leur point commun ? A nos yeux leur façon de penser les choses en terme de complexité, leur réfutation du paradigme de la disjonction/réduction positiviste et leur contribution à la construction d'un paradigme de la conjonction/distinction, ou paradigme de la complexité, pour reprendre les mots de Morin. Si les approches de ces différents auteurs se basent sur la fondation d'une épistémologie constructiviste qui s'est développée durant ces trente dernières années, elles ne se laissent pas pour autant "réduire à une épistémologie spécifique" (Le Moigne, 1990).

"Une science totale de la société, écrit Wacquant sur la conception de Bourdieu, doit se libérer à la fois du structuralisme mécanique, qui met l'agent "en vacances", et de l'individualisme téléologique, qui ne fait une place aux individus que sous la forme tronquée d'un *oversocialized cultural dope* ou sous l'apparence de réincarnations plus ou moins sophistiquées de l'*homo oeconomicus*. Objectivisme et subjectivisme, mécanisme et finalisme, nécessité structurale et action individuelle sont autant de fausses antinomies ; chaque terme de ces couples ennemis renforce les autres, et tous contribuent à obscurcir la vérité anthropologique de la pratique humaine. Pour dépasser ces dualités, Bourdieu transforme les *world hypothesis* de ces deux paradigmes en apparences antagonistes, en moments d'une forme d'analyse visant à ressaisir la réalité intrinsèquement double du social" (P. Bourdieu avec L.J.P.Wacquant, 1992).

Ainsi il nous parait intéressant d'observer en quoi ces méthodes se distinguent et le lieu spécifique où elles peuvent se conjoindre en essayant de ne pas tomber dans le piège de la rationalisation.

Suivre une telle démarche, c'est donner des éléments de réponses aux questions des responsables et agents du développement : quels outils utilisés, dans quelles situations, et pourquoi ?

4) Une méthode

Notre ambition dans ce travail se limitera à une analyse portant sur la description des dispositifs. Nous ne laisserons pas pour autant de coté toute question concernant leurs résultats (c'est à dire comment concrètement les choses peuvent se passer et quels sont les effets produits). A notre sens les uns et les autres sont indissociablement liés dans le cadre d'un projet et l'observation fine des dispositifs permet de comprendre la nature et la portée des résultats.

Nous essayerons de voir ce que ces approches **peuvent être** en fonction de ce qu'elles se **veulent être**. Nous voulons à travers cette démarche d'herméneute essayer de comprendre les systèmes de communication mis en place dans chacune d'entre elles.

Nous percevons la communication dans le développement agricole comme un phénomène complexe dont nous voulons pouvoir rendre compte à travers une certaine modélisation.

En partant du principe que dans toute organisation il existe un lien indéfectible et récursif entre ce qu'elle fait (son produit) et ce qu'elle est (son activité de production), et que toute organisation n'est pas forcément ce qu'elle parait, notre analyse, à partir de l'observation des dispositifs, prendra simultanément en compte :

- la relation "dispositif/produit" (quel résultat peut donner un dispositif lorsqu'on l'analyse au delà de ce qu'il parait ?),

- la relation "concepteurs d'un dispositif/dispositif" (que sont les concepteurs dans leur façon de penser les choses à travers le dispositif qu'ils ont élaboré ?),

...mais aussi :

- la relation "décideurs du développement/choix de dispositifs" (à partir de quelle façon de penser la réalité se fait ce choix?)

- la relation que nous entretenons nous apprenti-chercheur avec notre objet dans le cadre de la réalisation de ce travail (en définissant au mieux le cadre paradigmatique de ces approches nous éclaircissons celui à partir duquel se construit notre propre discours)

Nous aurons pour ce faire recours au raisonnement analogique et à la méthode comparative. "Le raisonnement analogique qui s'appuie sur l'intuition raisonnée des homologies <...>, écrit Bourdieu (1992), est un formidable instrument de construction de l'objet <...>. Ce mode de pensée

s'accomplit tout à fait logiquement dans et par le recours à la *méthode comparative*, qui permet de penser relationnellement un cas particulier du possible, en prenant appui sur des homologies structurales entre des champs différents <...> ou entre des états différents du même champ".

5) Construction de l'exposé

Nous voulons donc montrer dans quel débat s'inscrivent ces travaux sur la construction, la formalisation et la diffusion des connaissances. Cette démarche va nous amener à observer et à analyser le ou les constats qui ont conduits à la mise sur pied de ces approches, leur objectifs explicites, leurs règles de fonctionnement. Cet exposé nous ramenera insensiblement sur une analyse épistémologique du statut et du rôle des connaissances mis en oeuvres par les techniciens et les agriculteurs dans leurs activités respectives et sur le type d'aide que les premiers peuvent apporter aux seconds.

Notre exposé s'articulera en trois temps.

Nous partirons en premier lieu d'une réflexion relativement large sur la façon dont a été pensé le développement agricole à partir du modèle diffusionniste. Nous positionnerons ainsi historiquement nos deux approches en fonction de préoccupations concrètes qui traversent le développement agricole, et nous verrons leur soubassement théorique.

Dans un deuxième temps, à travers une présentation plus précise de ces approches, nous focaliserons notre attention sur l'identification du cadre paradigmatique, de "l'arrière-pensée", qui les sous-tend. Nous essayerons de comprendre leur logique et leur cohérence par rapport à ce cadre.

Enfin nous les resituerons dans le champ de la société moderne de communication. Nous observerons à quel type de perception de la société elles se réfèrent. Notre analyse sera bâtie à partir de la notion d'espace public.

CHAPITRE II.
Du modèle diffusionniste au modèle de la traduction ?

Nous chercherons dans ce chapitre à partir d'une réflexion sur "le modèle de la diffusion" à faire apparaître chronologiquement les liens conceptuels qui relient nos deux approches, la réflexion, les critiques qui permettent de passer de l'une à l'autre.

Après avoir défini ce qu'est "le développement agricole", nous partirons d'une présentation du "modèle diffusionniste" pour voir comment il a donné forme à un certain développement et a permis de s'orienter vers l'utilisation d'outils issus du marketing social pour essayer de toucher la grande "masse" des agriculteurs. Cette démarche nous amènera à nous interroger sur l'existence d'autres modèles susceptibles de répondre aux critiques formulées à l'encontre du "modèle diffusionniste". Nous verrons différents travaux qui paraissent aller dans le même sens, au centre desquels nous placerons le "modèle de la traduction".

A LE DEVELOPPEMENT AGRICOLE FACE AU PARDIGME EPIDEMIOLOGIQUE

1) Le développement agricole mouvement social

Le "développement agricole" est un terme qui peut-être aussi bien employé pour désigner la politique agricole gouvernementale appliquée aux exploitations agricoles au travers des institutions; que l'encadrement technique et économique des agriculteurs; ou encore que les processus de transformation de l'agriculture et des sociétés rurales (Fraslin, 1990).

Philippe Lacombe (1987) parle quant à lui du développement comme d'un "processus contradictoire d'alliances et de conflits entre des groupes sociaux impliqués dans la société qu'on étudie". Définition qui se rapproche de celle élaborée par Fraslin à partir des réflexions de Touraine sur le mouvement social: le développement y est conçu comme "un mouvement social, c'est à dire non seulement comme l'effet des structures d'encadrement mais aussi comme celui de l'action de tous les agents qui participent à ce processus" (Fraslin, 1990).

2) De la vulgarisation au développement agricole

Le terme "développement agricole" est apparu en France il y a un peu plus de 25 ans et y a remplacé celui de "vulgarisation". Ce passage d'un terme à un autre s'est opéré suite à une série de transformations après la seconde guerre mondiale dans la façon de concevoir la diffusion des connaissances scientifiques en agriculture.

En 1946 cette diffusion est à charge de l'état et le rôle des vulgarisateurs consiste à toucher la masse des agriculteurs en utilisant des recettes simples mais éprouvées. Or à cette même période apparaissent les premiers CETA (Centre d'Etudes des Techniques Agricoles) sous l'égide d'une certaine couche d'agriculteurs qui organisent ainsi leur propre formation. Les adhérents de ces centres ne se contentent alors plus des recettes simples diffusées par les vulgarisateurs. "La vulgarisation n'est plus la vulgarisation "descendante", mais "ascendante": les agriculteurs font d'abord surgir les questions et ensuite seulement ils s'adressent aux vulgarisateurs" (Muller cité par Faye, 1985).

Ce mouvement s'étend et entraîne une refonte des structures d'encadrement. En 1959 la charge de la vulgarisation qui incombait à l'état est transférée à la profession. Les Groupements de Vulgarisation Agricoles (GVA) sont créés.

Mais un certain nombre de problèmes vont se poser dans le fonctionnement de ces groupes. D'une part les différents GVA apparaissent très autonomes les uns des autres , il n'y a pas de véritable coordination permettant de suivre une réelle politique en matière d'orientation, et d'autre part ces groupes, bien que formellement ouverts à tous les agriculteurs, ne concernent qu'une minorité d'entre eux. Pourtant au même moment l'encadrement dans l'accomplissement des fonctions commerciales, financières, techniques et culturelles est de plus en plus poussé et rend les exploitations de plus en plus dépendantes. De ce fait en 1966 on passe de la "vulgarisation agricole" au "développement agricole". Il s'agit alors non plus de se cantonner dans la diffusion des connaissances techniques mais de permettre l'émergence de solutions qui correspondent au cadre économique, social et culturel dans lequel se trouve intégrée l'exploitation. Les problèmes humains rentrent dans la réflexion et font pendant aux aspects techniques. Il apparait aussi indispensable d'élargir cette vulgarisation aux non-adhérents des groupements. La tendance est alors au retour vers les méthodes traditionnelles de diffusion de masse des vulgarisateurs des années 50 tout en essayant de les dépasser par une réflexion plus globale sur la production (Faye, 1985).

Comme le note Darré (1987) "on voit bien l'intention qui a pu présider à un tel changement : développer l'agriculture, ou les agriculteurs, ce n'est pas seulement vulgariser la technique ou, comme on le dit autrement, "diffuser les innovations". Cependant, le modèle classique de l'enseignement - il existe un savoir, il faut le transmettre - qui est à l'origine, historiquement et idéologiquement, des pratiques de vulgarisation, a la vie dure, de telle sorte que le terme de développement n'est à bien des égards qu'un euphémisme".

Ces diverses réflexions nous amènent tout naturellement à observer d'un peu plus près ce qu'est ce "modèle diffusionniste", encore appelé dans une autre tradition "paradigme épidémiologique" (Flichy, 1991).

3) Le paradigme épidémiologique

La notion de paradigme est employée ici suivant l'acception des grammairiens comme "un modèle de déclinaison, de conjugaison, comme la série des formes d'un verbe". "C'est un enchaînement d'étapes, de changements qui se prête à duplication et donc à généralisation" (Mendras et Forse, 1983).

A l'origine du paradigme épidémiologique on trouve d'abord les travaux de Gabriel Tarde et ensuite ceux d' Elihu Katz et Paul Lazarsfeld. Les travaux de Tarde (en 1890) sur l'imitation seront critiqués en France par Durkheim et marqueront beaucoup plus les auteurs américains qui s'en inspireront (Fraslin, 1990). Ainsi Katz et Lazarsfeld montrerons le rôle décisif de l'influence personnelle dans l'impact des messages diffusés par les grands moyens de communication. Ils parlent d'une diffusion des idées à deux étages("the two steps flow") le premier impersonnel, des émetteurs aux influents et le second, personnalisé, des influents à la masse (Lazar, 1991). Katz distingue ainsi les agents d'information et ceux de légitimation de l'innovation. "Les mass-média servent à informer écrit-il, alors que les contacts personnels permettent de légitimer" (Katz cité par Flichy, 1991).

Les innovations sont perçues ici comme se diffusant selon une forme analogue à celle de maladies contagieuses. La courbe de diffusion qui décrit en fonction du temps l'évolution du taux d'adoption a une forme en S (croissance lente, puis accélérée et enfin plafonnement). "La justification donnée par Katz est que l'influence des premiers adoptants sur leur entourage puis des seconds et ainsi de suite...crée un dispositif de croissance exponentielle (qui correspond aux deux premières parties de la courbe) <...>. Le "two steps flow" qui devient en quelque sorte le "multi steps flow" permet ainsi d'expliquer les courbes de diffusion" (Flichy, 1991).

Cette courbe est utilisée pour classer les adoptants en cinq catégories selon le moment auquel ils mettent en oeuvre l'innovation: pionniers, innovateurs, majorité précoce, majorité tardive et retardataires. L'étude des caractéristiques de chaque classe permet de savoir quelle partie de la population présente des dispositions pour innover. Parmi celles-ci l'accès à l'information joue un rôle central (Fraslin, 1990).

Le paradigme épidémiologique, mis sur pied aux Etats-Unis par E.M. Rogers, est à la base de l'ensemble des travaux sur la diffusion des innovations qui se sont développés en France sous la houlette de Henri Mendras. Après avoir connu une période prospère entre 1958 et 1975 ces travaux ont presque totalement disparu de la production sociologique française. Par contre ils ont continué à se développer aux Etats-Unis notamment pour répondre aux questions très pragmatiques de la recherche sur les modes de communication de masse (Fraslin, 1990).

4) Les répercussions dans le développement agricole

Ces recherches ont eu un retentissement notable dans la mise en place des actions de développement agricole. Elles ont longtemps justifié pour les organisations chargées du développement l'intervention privilégiée auprès des agriculteurs de pointe. De cette perception des choses sont directement issues les expressions largement employées dans le développement agricole faisant état d'une diffusion "par tâche d'huile", d'une vulgarisation "par dessus la haie". De ce fait les organismes de développement se sont attelés à la diffusion d'un message technique unique, et non pas à celle d'un message différencié à partir d'une segmentation de la population totale concernée (Madeline, 1985). "L'idée centrale est que, dans tout processus d'innovation il existe des leaders et que, ces leaders ayant été les premiers touchés par l'information, et les premiers à adopter la nouvelle technique, celle-ci se diffuse ensuite tout naturellement autour d'eux, au moins au sein du groupe social sur lequel ils ont une influence" (Jollivet, 1986). Dans cette perspective l'action porte par l'intermédiaire des CETA et GVA sur les innovateurs qui vont ensuite permettre la diffusion de l'innovation aux autres types d'éleveurs.

5) Quand les faits observés résistent au modèle

Mais il a fallu se rendre à l'évidence et constater que les références élaborées par les GVA ne sont utilisables que par les agriculteurs possédant une culture technique proche des membres de ces GVA. Les connaissances scientifiques et techniques ne se "diffusent" pas dans le monde agricole comme le modèle diffusionniste pourrait le laisser penser. J.Rémy (1982) a été ainsi amené à parler de la formation d'un véritable "gap technologique et psychologique" entre les membres des groupements de vulgarisation et les autres professionnels. On a commencé à évoquer le cas des "laissés-pour-compte-du-développement" (Faye, 1985).

Les responsables du développement agricole constataient ainsi en 1983 que "suivant les petites régions" seulement " 10 à 25% des exploitations bénéficiaient d'un conseil individuel ou de groupe". Hormis les exploitations agricoles appelées à disparaître rapidement (10 à 40% des exploitations), on pouvait constater qu'une "population importante (estimée globalement à la moitié des exploitations de l'an 2000) <...> ne dispose pas d'appui technique de la part des Chambres d'Agriculture, soit parce que les services du développement ne sont pas en mesure de lui fournir, soit parce qu'elle n'en ressent pas le besoin"(Comité National de Coordination Fourrages-Mieux, 1983). C'est dire l'étendue de ce gap décrit par Rémy.

6) Quand le modèle est mis en question par la science sociale officielle

D'un point de vue théorique en 1975, dans un numéro de la revue "POUR" sur "la diffusion des innovations en milieu rural" qui a fait date, les limites du modèle diffusionniste étaient stigmatisées. Barthez, Maho, Petit font apparaître dans leurs articles, outre la justification scientifique de l'idéologie du progrès technique qui soutient ce modèle, un certain nombre de faiblesses théoriques: ces travaux font référence au système social mais n'en tiennent pas vraiment compte; l'intérêt porté aux normes sociales et aux représentations y est insuffisant; la diversité des systèmes de production n'entre pas dans le cadre de l'analyse (Fraslin, 1990).

Un coup d'arrêt était donné aux travaux élaborés à partir de ce modèle. Ce qui n'a pas signifié la fin des catégorisations "à la Rogers". Cette approche a largement été reprise par "le discours de la science sociale *indigène* élaboré par les cabinets de consultants ou les agences de publicité" (Neveu et Rieffel, 1989).

Ainsi à partir des sociostyles établis par Bernard Cathelat, la société de sondages et d'enquête BVA classe les agriculteurs en 5 types; les agrosociostyles (CLUB DEMETER, 1991). On peut constater que l'on retrouve grosso-modo les catégories décrites par Mendras a la suite de Rogers. Les "pionniers" et les "innovateurs" se retrouvent sous les types "managers" et "techno-autarciques" (les "managers" représentent 14% des exploitations et sont de "véritables chefs d'entreprises" qui "innovent et communiquent"; les techno-autarciques qui pèsent 18%, "très centrés sur leur exploitation <...> sont des innovants qui communiquent peu"); "la majorité précoce", "majorité tardive" et "retardataires" correspondraient aux "suiveurs" (5% des exploitations, ils intègrent "le progrès technique sans prendre de risques"), aux "assistés" (34% "méfiants vis-à-vis du progrès, ils se confortent dans la routine et la tradition"), aux "laissés pour compte" (29% "le modernisme est pour eux responsables de leurs difficultés", ils sont dépités).

Neveu et Rieffel (1989) constatent que ces sociostyles empruntent plus aux terminologies professionnelles des commanditaires qu'au lexique des sciences sociales. Les décideurs économiques qui constituent le coeur de la clientèle solvable voient ainsi leurs prénotions traduites en concepts, (ce qui leur donne le prestige du savoir abstrait), et peuvent se reconnaître dans cette catégorisation comme des "entrepreneurs"... et non pas comme des "assistés". Cette réflexion marque bien le point de vue selon lequel ce type de catégorisation peut-être effectué.

Est ce à dire que ce modèle de la diffusion ne permet pas de répondre aux questions des acteurs du développement agricole ? Comment le développement a-t-il alors été pensé ? A partir de quels outils théoriques pour répondre à quelle problématique ?

B L'UTILISATION DU MARKETING SOCIAL ET DE LA COMMUNICATION DE MASSE

La question a alors été pour les acteurs du développement de savoir quoi faire pour toucher le maximum de personnes, l'enjeu à la clef étant de différentes natures selon les acteurs concernés. Pour les responsables professionnels il s'est agi de légitimer leur pouvoir en se donnant pour les représentants de l'ensemble de la paysannerie; pour les dirigeants de l'état d'avoir les moyens de répercuter les choix politiques et économiques en matière de production agricole sur l'ensemble des producteurs. Les acteurs du développement ont d'abord mis en oeuvre, en parallèle à l'animation des groupements, une stratégie de conseils individuels auprès des agriculteurs non adhérents. Cette action fût jugée trop couteuse et trop limitée. Ils se sont alors orientés vers la communication de masse à partir de 1978 (Faye, 1985).

1) La communication de masse en agriculture

La communication publicitaire et médiatique pratiquée depuis fort longtemps par les firmes commerciales et les organismes d'approvisionnement en amont de la production était plutôt mal perçue jusqu'alors dans les services institutionnels du développement agricole ("le développement c'est noble, ça ne se vend pas comme de la savonnette"). Toutefois à partir de cette date de nombreuses actions de communication de masse voient le jour ("Blé-conseil", "Maïs-conseil" au niveau national, "Atout-Vert" en Lorraine, "Bien Traire" et "Alimentation minérale" en Rhône-Alpes)(Simier, 1989). Une équipe de l'ITEB va faire ses armes dans ce champ d'activité en mettant en place en 1983 une opération de communication de masse sur les fourrages (Fourrages-Mieux) qui sera développée sur près de 80 petites régions. Cette équipe formalisera sa méthode et l'étendra en 1988 aux domaines de la qualité du lait et de la lutte contre la pollution par les nitrates. Le principe est de diffuser des messages simples, adaptés aux différents types de publics visés, et en particulier au public non touché par le développement peu réceptif aux campagnes de diffusion classiques.

Si cette démarche se base sur la reconnaissance d'une limite du paradigme épidémiologique elle y reste malgré tout profondément liée. Car s'il faut reconnaître que tous les agriculteurs d'une petite région ne sont pas suffisamment semblables pour que ce principe de diffusion s'exerce réellement, dans le même temps ce paradigme stipule que la vitesse de propagation de l'innovation dépend des réseaux de relations et des moyens d'information dont disposent les agriculteurs. "Il est donc possible d'agir à ces niveaux quand on cherche à accélérer le processus" (Dockés, 1990). Ce qui fait dire à des observateurs comme Darré que de "réfléchir ensemble aux solutions" avec les adhérents des groupements on

en est venu à "dire ce qu'il faut faire" à la majorité des agriculteurs (Darré cité par Faye, 1985). Réflexion non partagée par les maîtres d'oeuvre de ces opérations qui précisent que "ces actions ne prétendent pas se substituer aux actions de développement classiques, ni aux travaux d'expérimentation ou de recherche de références en ferme, mais <...> veulent en constituer un prolongement efficace" (Simier, 1989).

Cette démarche s'est donc inspirée du marketing social. Marketing qui a alors la double spécificité de promouvoir les idées des institutions commanditaires de la campagne tout en cherchant pour ce faire à répondre aux besoins des groupes sociaux auxquels ces campagnes sont destinées (Dockés, 1990). C'est cette double spécificité que l'on retrouve, exprimée en d'autres termes, dans la définition du travail du marketing que donne Boullier (1989). Ce travail y est vu comme un moyen de "connaître la société pour faire plier l'innovation technique (au moment de sa conception) ou, plus tard, trouver le meilleur passage dans la société pour un objet donné, quitte à forcer ce passage avec publicité et campagnes quasi militaires à l'appui".

2) Critique de cette approche comportementaliste

Comme le note Louis Quéré dans son ouvrage "*Des miroirs équivoques*", dans ce type d'approche béhavioriste-fonctionnaliste il n'y a pas prise en compte du contexte historico-culturel qui fournit à l'échange social son arrière plan normatif et représentatif. Il est présupposé une continuité fonctionnelle entre les sujets sociaux et les systèmes de communications. Il s'en suit pour la communication de masse une représentation limitée de l'opérativité des moyens de communication centrée sur l'efficacité de la diffusion des messages. "La question posée consiste à se demander : qu'est ce que la communication de masse fait aux individus ? Comment influe-t-elle sur leurs opinions ? Quelles modifications induit-elle dans leur comportement ?".

Bien que produit il y a un certain temps ce paradigme empiriste n'a pas été relayé par une manière plus subtile d'interroger les média dans leur rapport à la société. La vision mécaniste de l'influence a simplement cédé la place à une vision plus complexe. Hier, avec le développement de la théorie "de l'influence personnelle" de Katz et Lazarsfeld, on est passé de la question: quels effets ? à la question : qu'est-ce qui limite les effets ? Aujourd'hui on assiste à une remise en cause de la loi "des effets minimum". "Les relations entre messages et récepteurs commencent a être analysées dans une perspective transactionnelle. Il s'agit en somme de prendre davantage en considération les phénomènes d'interprétation active des messages par les auditoires, qui se traduisent par exemple par des distorsions, des altérations ou des malentendus".

Louis Quéré situe l'ambition de ce type d'approche en notant que "le point de vue dont s'effectue la recherche qu'il (ce paradigme) supporte est exclusivement celui de l'action administrative et des stratégies publicitaires. Il s'agit au fond d'aboutir, à l'aide d'une explication causale quasi-nomologique, à une prédiction conditionnelle des comportements des récepteurs, de manière que les décideurs politiques et économiques prennent leur décisions avec une idée précise des répercussions de leurs choix. C'est pourquoi un tel paradigme substitue à la structure concrète de l'échange social un système opératoire abstrait, dans lequel il projette un réseau de relations fonctionnelles sur les éléments qu'il distingue et oppose".

Boullier (1989) parle à ce propos de vision "culturaliste" de l'innovation selon laquelle "il suffirait finalement que le sociologue énonce la "réalité" d'une société, ses valeurs, ses comportements dominants, pour que l'innovation soit modifiée en conséquence et qu'elle se diffuse sans problème par la suite".

C DU MODELE DIFFUSIONNISTE AU MODELE DE LA TRADUCTION

On voit donc le profil d'une des options prises par le développement agricole.

Or, comme le note Flichy (1991) "les théories de Rogers et de Katz amendées en tenant compte des interactions entre le technique et le social rencontrent aujourd'hui un nouvel écho dans la sociologie française".

Parler d'amendement de ces théories nous amène à observer d'un peu plus près les critiques portées à l'encontre du modèle diffusionniste pour comprendre en quoi il peut être le soubassement d'autres approches.

1) Critique du modèle diffusionniste

* La première critique que l'on retrouve chez divers auteurs concerne la "linéarité" (Darré, 1987) ou "l'unidirectionnalité" (Flichy, 1991) de la communication dans ce modèle. Comme le signalent Darré (1987) et Boullier (1989) Rogers lui-même dans ces derniers travaux insiste sur les limites du modèle linéaire. Dans ce modèle "une source active cherche à produire un effet sur un récepteur passif" (Rogers cité par Darré). "Les adoptants sont passifs par rapport à l'offre technologique. Ils acceptent ou non l'innovation. L'objet est considéré comme une boite noire qui ne peut-être modifiée. Seul le milieu d'accueil peut se transformer pour adopter l'innovation" (Flichy, 1991). "Ce positivisme de l'innovation, qui ne se transformerait plus , entraîne une visée instrumentale de la société et marque toute stratégie

qui se résumerait à bien connaître un milieu pour y faire pénétrer les innovations voulues" (Boullier, 1989).

* Deuxième critique : ce modèle est marqué à l'origine par un "biais favorable à l'innovation", biais selon lequel, "par principe, l'innovation serait bonne" (Boullier, 1989). "Les leaders d'opinions auraient donc une propension générale à innover, à adopter une nouvelle technique quelle qu'elle soit. On le voit ce modèle est très marqué par le contexte d'origine où il fut utilisé: situation coloniale, opération centralisée de modernisation agricole. Il semble mal adapté à des situations où la diffusion est plus diffuse" (Flichy, 1991).

Et ce n'est pas en abordant maintenant, après le retournement de la morale du progrès, la question en terme de résistance à l'innovation que l'on se donne les moyens de mieux comprendre les processus de l'innovation. Raisonner ainsi "confirme même un modèle qui situe le problème de l'innovation au niveau de la diffusion seulement et qui analyse ses enjeux en termes de rapports de force alors qu'il s'agit de traduction" (Boullier, 1989). Ce qui nous amène au troisième point.

* Dans le diffusionnisme l'attention est focalisée sur les mécanismes proprement dits de diffusion. Cette diffusion apparait "indépendamment de l'innovation dans tout son processus de déplacement et de traduction". Or tout un travail de "construction de l'utilisateur" s'opère "à l'occasion de chaque choix technique", lorsqu'une nouvelle façon de faire est élaborée par des techniciens et ingénieurs : "c'est à ce moment que les populations cibles ou les sélections de segments de marché supposés plutôt favorables à l'innovation se font explicitement ou implicitement" (Boullier, 1989).

Où réside alors l'intérêt de ce modèle ?

Boullier y perçoit positivement le souci, d'une part de décrire morphologiquement les sociétés "d'accueil" pour suivre toutes les médiations qui jouent dans le "déplacement" d'un projet des concepteurs aux utilisateurs, et d'autre part de construire des indicateurs, des types de population qui permettent de dépasser la simple monographie pour cerner les processus du développement de l'innovation. De même en parlant du développement agricole, Jollivet (1987) note que si la théorie de "la tache d'huile" s'est heurtée à un certain nombre de limites son mérite a été de "mettre en évidence l'existence d'un réseau local très tenu de relations sociales mettant en jeu des motivations extrêmement diverses et susceptibles de jouer un rôle dans la diffusion de l'innovation technique (...), l'innovation apparaissant comme jouer le rôle d'un catalyseur au sein de ces microcosmes de rapports sociaux".

2) Un changement de perspective

Face à ces critiques nous observons une attitude qui vise non plus à s'intéresser aux mécanismes de diffusion, c'est à dire au point de vue de l'émetteur, mais aux activités des sujets dans une perspective interactionniste. "Le fait qu'une machine (un procédé ou tout autre manière de faire) se répande et suscite des adhésions, des croyances et des investissements, cesse d'être un donné ou d'être rapporté à un pouvoir quasi-magique de la machine; on peut montrer au contraire comment cette propriété là est accomplie systématiquement au travers d'une action collective" (Quéré, 1989). Lémery (1987), en suivant l'analyse de Boudon, situe ce changement de perspective dans le cadre général du mouvement de la pensée sociologique: dans le balancement entre "paradigmes déterministes" et "paradigmes interactionnistes" qui marque le mouvement de cette pensée "il semble bien aujourd'hui que ce soit les seconds qui occupent le devant de la scène".

Hennion et Meadel (1989) parlent ainsi d'un certain nombre de deuils à faire dans l'analyse des innovations : "celui de la dernière instance d'abord, celui d'une séparation stable entre la "théorie" et "l'application", celui de frontières stables et connues, entre les contenus techniques et leur diffusion, entre la conception et la vente".

a) Un renouvellement des approches

Nous allons voir maintenant deux approches de la question qui, à partir des critiques précédentes, nous semblent procéder d'un point de vue voisin. Etant donné la rupture qu'elles opèrent par rapport à la perception classique il nous semble intéressant de nous y attarder dessus.

La première s'inscrit dans la perspective d'un renouvellement des problématiques sur le développement agricole; la seconde dans la perspective de "respécifier le thème classique de l'innovation" d'une manière générale (Quéré, 1989). Il s'agit pour elles "de rendre compte de la connaissance, en son noyau le plus intime, en termes d'opérations, de stratégies et d'associations" pour reprendre une expression de Quéré (1989) à propos des travaux de Latour.

* Respécifier le thème de l'innovation

La première approche est celle qu'a pu développer Darré au sein du GERDAL en s'interrogeant sur les conditions dans lesquelles les idées relatives aux activités agricoles s'élaborent et se transforment dans des groupes d'agriculteurs. Les changements techniques sont alors vus comme autre chose que la simple diffusion de messages

techniques. Selon Darré "la production et la transformation des façons de faire (pratiques) et des façons de voir ou de concevoir les choses (représentations ou conceptions) est une activité le plus souvent collective qui procède des discussions, des observations et des échanges d'idées que les agriculteurs établissent dans leurs réseaux locaux de communication" (Fraslin, 1990). On s'intéresse donc dans cette perspective à ce qui se passe dans le groupe traditionnellement **cible** des actions techniques dans le développement agricole .

La deuxième approche développée par Callon et Latour et exposée par Latour dans son livre "*La science en action*" nous montre, elle, que lorsqu'on s'intéresse à la science et la technique "en train de se faire", et non pas à "la science déjà faite" qui se retrouve sous forme de boites noires hermétiquement fermées, on observe que la construction de faits scientifiques ou machines s'opère par le biais d'acteurs qui mènent une certaine stratégie en jouant sur la liaison et la stabilisation de réseaux : "l'innovation n'est qu'un processus de construction de chaînes d'associations et d'organisation de réseaux stables" (Quéré, 1989). Latour dans son livre s'intéresse dans cette perspective a ce qui se passe dans le groupe traditionnellement **à l'origine** des actions techniques, au groupe des scientifiques et ingénieurs.

* Quelques aspects clés

- La réinterprétation des innovations

Darré part des derniers travaux de Rogers et Kindaid qui à partir des travaux de Laswell (modèle de "l'aiguille hypodermique") , dont les vues sont jugées trop psychologistes et mécanistes, ont élaboré un modèle "de convergence". La communication y est alors perçue comme un processus dans lequel les participants créent de l'information et la partagent les uns aux autres pour atteindre une compréhension mutuelle. La communication n'est pas un acte linéaire à sens unique mais un processus de convergence à double sens qui amène au cours de la diffusion de toute innovation un phénomène de réinvention ou réinterprétation des choses. Cette réinterprétation est définie comme "le degré auquel une innovation est changée ou modifiée par un utilisateur au cours du processus de son adoption et de sa mise en oeuvre". Les "adoptants" ne sont plus vus "comme des accepteurs passifs des innovations mais plutôt comme des adaptateurs et des modificateurs actifs de nouvelles idées" (Rogers cité par Fraslin, 1990).

C'est précisément de cette même idée que partent Callon et Latour dans leurs différents travaux. Selon eux "l'innovation subit un processus permanent de réinvention et l'on ne peut expliquer la diffusion elle-même sans prendre en

compte cette dimension de réinvention effectuée dès le départ par les concepteurs mais aussi par les utilisateurs, une fois que le produit est effectivement sur le marché" (Boullier, 1989). "L'innovation est un processus qui se déroule au milieu de nombreuses incertitudes. C'est un processus qui est traversé par des conflits permanents et parfois même violents; c'est aussi un processus non linéaire, fait de va-et-vient permanents entre l'entreprise, le laboratoire et le marché. Pour toutes ces raisons, l'innovation ne progresse que par des négociations et des compromis" (Hennion et Meadel, 1989).

- Les réseaux

Parler de réinterprétation des connaissances et des innovations c'est aussi parler du lieu où cette réinterprétation peut prendre forme et se construire. Nous avons vu au dessus apparaître la notion de "réseaux", notion pour laquelle, comme le relève Flichy (1991), commence à s'exprimer aujourd'hui dans la sociologie française un réel engouement. La force de cet outil d'analyse est de permettre de rendre compte du raccordement entre des entités sociales comme l'individu ou la famille d'un coté et la classe sociale ou la société de l'autre "sans s'enfermer dans des notions rigides telles que le groupe, l'organisation ou l'institution" (Fraslin, 1990).

Mais si chez Darré la théorie des réseaux est conçue essentiellement en termes de coopération entre individus, chez Latour elle l'est surtout en termes de pouvoir et de lutte. Il suffit de voir la façon dont l'un et l'autre définissent des concepts centraux de leur problématique.

- Darré constitue la notion "de groupe professionnel local" pour rendre compte de ce "lieu" où les agriculteurs peuvent augmenter leur niveau de compréhension mutuelle. Ce groupe est constitué de l'ensemble des agriculteurs d'une commune "qui travaillent dans des conditions semblables et qui ont des occasions nombreuses et répétées sur des périodes longues de se rencontrer, de parler de coopérer à des actions diverses" (Darré cité par Fraslin, 1990).

- Latour quant à lui base son concept de "traduction" sur la nécessité rencontrée par ceux qui construisent les faits (c'est à dire les scientifiques et les ingénieurs) de recruter les autres pour, d'une part, les faire participer à cette construction et, d'autre part, contrôler leurs faits et gestes pour rendre leurs actions prévisibles. Pour donner "de la réalité" à un énoncé il est nécessaire que celui-ci soit repris par les autres sans être déformé au point de devenir méconnaissable (Latour, 1989). "Traduire c'est d'abord exprimer dans son propre langage ce que d'autres disent et veulent, c'est en quelque sorte s'ériger en porte-parole <...>; traduire c'est aussi déplacer des forces ou des acteurs, leur faire changer de trajectoire <...>; traduire c'est donc aussi intéresser, enrôler et mobiliser

progressivement des acteurs <...> dont l'alliance rend crédible et indiscutable un énoncé scientifique particulier" (Quéré, 1989).

- Réalité et acteurs

De même la façon de définir le réel et la nature des individus convoqués dans chacune de ces deux approches ne sont pas identiques .

Darré applique un raisonnement en termes de construction sociale de la réalité. Le réel n'existe pas en tant que tel: c'est un construit. "Parler de la réalité, cela signifie simplement une non distanciation par rapport à notre propre représentation. Quand nous disons réalité cela veut dire que nous ne prenons pas conscience que nous avons une représentation construite de la réalité, et la "réalité" n'est jamais que notre représentation de la réalité (Roqueplo cité par Aït El Hady et Béliste,1985).

C'est par le dialogue que des individus augmentent leurs possibilités de comprendre et de maîtriser ce réel. Ainsi les agriculteurs "transforment toute information partagée, à la fois à partir de leur construction plus ou moins commune de la réalité, et pour transformer cette construction elle-même" (Darré, 1987). L'agriculteur dans son travail est donc confronté, outre aux activités normalisées - activités exécutées selon des schémas établis, à des activités de production de normes ou de connaissances de la réalité. "Façon de faire et façon de voir qui se constituent en normes parce que et dans la mesure où les individus qui composent le groupe ont le désir de s'y conformer. Ce désir à une double origine. Ces normes, produit d'une réflexion commune, apportent aux individus une certaine sécurité opératoire ; en second lieu, elles assurent une fonction symbolique pour le groupe: leur respect témoigne de l'appartenance" (Darré, cité par Fraslin, 1990). On rapprochera ces activités de celles de type communicationnel définit par HABERMAS comme étant des actions consensuelles qui prennent la forme d'une discussion pratique portant sur la justesse de l'action ou des normes de l'action (Quéré, 1982).

Dans ce cadre de pensée "la notion de réseau de dialogue signifie la double appartenance des idées au système des idées et au système social (ce que dit un agriculteur est l'écho de ce qui se dit dans le réseau)" (Simier, 1990). Nous voyons que le concept de norme y est central. Dans cette problématique il s'agit bien de comprendre comment les agriculteurs interagissent au niveau local pour créer et transformer les normes qui déterminent leurs pratiques de production.

Latour dans la façon dont il définit la réalité dépasse cette perspective. Car si pour lui toute réalité est par définition sociale par contre 10e caractère social de cette réalité "n'est pas à spécifier en termes d'organisation sociale, ou d'insertion dans des processus qui auraient leur consistance propre en tant que sociaux". "Il n'y a pas d'essence de la technique ni de la science, ni de quelque domaine d'activité que ce soit <...>. A creuser ce qui se trouve derrière ces entités on ne découvre jamais que des enchaînements , des liaisons , des réseaux et des stratégies de contrôle c'est à dire une réalité infiniment plus sociale que le social substantiel". Ainsi "est réel non pas ce qui est, mais ce qui résiste à des épreuves de force, à des tests de solidité" (Quéré, 1989).

Latour parle de "degré de réalisation" d'un projet et rejette le vieux schéma platonicien selon lequel s'opère une distinction entre une phase idéelle et une phase de réalisation. "La réalisation n'est pas un *moment* du projet, c'est l'ensemble du projet". La différence entre " l'idée" et le projet effectivement réalisé réside dans "le nombre d'acteurs associés". "Chaque acteur peut contribuer à réaliser un projet en lui apportant la force supplémentaire qui lui permet de résister davantage et donc de gagner en *réalité*, mais il peut aussi contribuer à *irréaliser* un projet lui retirant l'appoint de force, ce qui va affaiblir la résistance des autres et leur faire perdre en réalité. <...>. C'est la thèse essentielle du "constructivisme", qui fait varier le degré de réalité en fonction de l'agrégation des intérêts" (Coutouzis et Latour, 1986). Dans cette optique comme le souligne Quéré il n'est pas tenu compte "d'une régulation normative de la mise en réseaux.

De même si Darré parle uniquement de liens entre des acteurs humains, Latour lui se réfère aussi bien à des acteurs humains qu'à des acteurs non humains. Acteurs qu'il désigne alors sous le terme d'actants (Latour, 1989). "Sans doute la sociologie a-t-elle négligé le commerce des humains et des non humains ou n'a-t-elle pas vu que ce commerce posait le même problème de stabilisation des interactions et d'organisation d'une prévisibilité que le commerce entre humains" (Quéré, 1989).

Ce bref tour d'horizon nous permet de constater que si Darré se situe dans une perspective sociologique classique, Latour par contre s'en éloigne.

Ces gros plans de quelques notions centrales réalisés, effectuons le mouvement inverse pour essayer de situer les approches de Darré et Latour dans un cadre de pensée plus large.

b) La décision d'adoption d'une innovation : approches économiques et psychologiques

L'une des questions essentielles qui se trouve à la base de toute approche sur l'adoption des innovations est de savoir comment s'opère la décision d'adoption. Question sur laquelle se sont penchés sociologues, psychologues et économistes.

Prenons de nouveau comme base de départ les travaux de Rogers. Celui-ci dans sa description des différentes phases de l'adoption identifie, sous forme de typologie chronologique, 5 étapes : l'information, la persuasion, la décision, l'application et la confirmation. Mais comme le constate Boullier "le modèle du choix rationnel qui préside à ce développement linéaire ne rend guère compte de ce qui fait qu'un acteur, partie prenante de l'innovation ou utilisateur final, va se retrouver intéressé : comment cet objet partiel peut-il être élu comme désirable ? Comment s'effectue l'attribution des grandeurs et des valeurs ?".

* Economie / Sociologie

En agriculture le modèle du choix rationnel a été repris et développé par l'économiste Michel Petit. Petit en effet cherche à dépasser les limites du modèle néoclassique du producteur dont les fonctions d'offre et d'utilité s'avèrent insuffisantes pour expliquer les décisions de production des agriculteurs. Ainsi il intègre les notions de "situation" et de "perception". Les fonctions de production et d'utilité doivent être référées aux résultats de l'analyse de la situation de l'agriculteur, elle-même rapportée aux perceptions qu'il a de sa situation, de ses objectifs, et de ses projets. Il utilise ce modèle pour analyser les conditions d'adoption du progrès technique. Dans une démarche cohérente avec les travaux américains cités précédemment et se situant dans la tradition néoclassique il attribue à l'incertitude les principaux obstacles à l'adoption du progrès technique. Il définit le postulat de "cohérence" comme étant l'adéquation (ou recherche d'adéquation) entre les actions mises en oeuvre par l'agriculteur et la réalisation de son projet compte-tenu des contraintes qui pèsent sur l'exploitation et son environnement. Si ces travaux ont permis de renouveler les approches du développement agricole, notamment en concourant à objectiver la diversité des exploitations agricoles par l'élaboration de nombreuses typologies, ils ont aussi été le fruit d'un certain nombre de critiques faisant ressortir l'importance des rapports sociaux dans la production de la situation, dans la production des représentations et dans la production des limites de la rationalité (Simier, 1989; Fraslin, 1990).

Les travaux de Darré sur l'élaboration des normes au sein des réseaux professionnels tendent précisément à montrer comment les décisions individuelles sont produites dans et par les systèmes sociaux locaux (Fraslin, 1990).

* Sociologie / Psychologie

L'approche de Callon et Latour permet, selon Boullier (1989), de rendre compte de cette "question de la focalisation sur un objet donné dans un contexte précis". L'hypothèse qu'ils formulent en termes d'intéressement introduit bien "un modèle de la décision lui-même soutenu d'un modèle du désir". "Comme l'indique le mot inter-esse, les "intérêts" se situent entre les acteurs et leurs buts, créant une tension qui fait que les acteurs choisissent ce qui leur permet, parmi de nombreuses possibilités, d'atteindre au mieux les buts qu'ils se sont fixés" (Latour, 1989). Cette hypothèse "souligne que l'objet se constitue par la médiation de l'autre (Cf. "le désir c'est le désir du désir de l'autre" dit Lacan), et que s'y introduit nécessairement une coupure pour qu'il y ait élection d'un objet toujours partiel et déplacement des investissements vers cet objet" (Boullier, 1989).

Explication qui se construit en termes de psychologie alors que dans le mouvement inverse un psychologue comme Bruner fait appel comme élément explicatif du comportement au concept de culture.

En effet, dans son dernier ouvrage "*...car la culture donne forme à l'esprit*" Bruner (1991) rend compte non seulement des deux conceptions classiques qui s'affrontent en psychologie pour répondre à la question : comment choisissons-nous ? mais apporte aussi un point de vue autre sur la question. Pour lui dans ces deux conceptions classiques l'une "semble rationnelle; l'autre affiche une irrationalité romantique". Le point de vue des rationalistes est issu du modèle du choix rationnel des économistes. Selon ces rationalistes "nous exprimons nos valeurs dans un choix, situation par situation, et nous sommes guidés par des modèles rationnels, comme la théorie de l'utilité, les règles d'optimisation, la volonté de limiter les contrariétés". Mais l'observation fait apparaître que "les règles de l'utilité ne sont précisément pas respectées" dans les études publiées sur le choix rationnel. D'autre part cette théorie "n'apprend pas grand chose sur la naissance des valeurs; elle nous ne dit pas s'il s'agit de réactions viscérales, si elles sont historiquement déterminées. La seconde conception, quant à elle, prétend que les valeurs sont fonction de réactions viscérales, de conflits psychiques transférés, du tempérament. <...>. Les valeurs ne sont pas considérées comme un rapport entre l'individu et la culture; leur stabilité ne serait qu'une affaire d'entêtement, de rigidité névrotique".

Ce développement nous amène à nous recentrer sur l'objet de notre travail, c'est à dire sur l'étude comparative des approches du GERDAL et de l'Institut de l'Elevage. En effet ne pouvons nous pas dire que si la méthode GERDAL se développe à partir d'une réalité perçue comme complexe celle de l'Institut de l'Elevage est bâtie, elle, à partir d'une réalité perçue comme compliquée ? C'est une hypothèse de travail que nous formulons.

Il nous reste maintenant à voir ce qu'il en est exactement à travers l'observation de la forme prise par ces deux approches. Cette façon de procéder va nous permettre de comprendre la logique qui les sous-tend, le type de pensée à partir duquel elles s'articulent.

Le souci de Bruner est de mettre la "construction de la signification" au "centre de la psychologie". Sa démarche s'articule autour du rôle constitutif du concept de culture. Pour lui la culture est "le facteur essentiel qui donne forme à l'esprit de celui qui vit en son sein". Il définit alors la "psychologie populaire" ou "culturelle" par opposition à la "psychologie scientifique". Sa démarche est de pratiquer une "ethnopsychologie. "C'est la participation de l'homme à la culture, et la réalisation de ces forces mentales au travers de la culture qui interdisent de construire une psychologie fondée sur le seul individu". "La signification est publique et elle est partagée. <...>. En somme, nous vivons publiquement, en utilisant des significations qui appartiennent au domaine public et selon des procédures de négociation et d'interprétation partagées par notre entourage". "Nous vivons avec nous-même et avec les autres en faisant appel à des catégories empruntées à la psychologie populaire".

Dans cette perspective on perçoit mieux les critiques qui peuvent-être portées à l'encontre des conceptions classiques vues au-dessus. "Ces deux approches évitent un problème fondamental : les valeurs qui s'attachent à un mode de vie, et l'interaction des différents modes de vie, constituent précisément une culture. Nous ne tirons pas nos valeurs d'un chapeau, au coup par coup, chaque fois que nous sommes en situation de faire un choix ; ces valeurs ne sont pas davantage le produit d'individus isolés, pétris de principes rigides et de névroses. Elles sont au contraire communes et conformes aux relations que nous entretenons avec une communauté culturelle".

A cet égard Morin (1991) illustre bien l'interaction constructive dans laquelle se situe le rapport entre individu/société/culture. "Disposant de son capital cognitif la culture institue les règles/normes qui organisent la société et gouvernent les comportements individuels. Les règles/normes génèrent des processus sociaux et régénèrent globalement la complexité sociale acquise par cette même culture". "Culture et société sont en relation génératrice mutuelle, et dans cette relation n'oublions pas les interactions entre les individus qui sont eux-mêmes porteurs/transmetteurs de culture ; ces interactions régénèrent la société, laquelle régénère la culture".

3) Au rendez-vous de la complexité ?

Ce glissement vers la pensée de Morin n'est pas fortuit. Il s'agit bien là de montrer où se situe le point fédérateur de ces nouvelles approches.

Une observation formulée par Hennion et Meadel (1989) sur la façon minimale dont l'opposition entre modèle de la diffusion et modèle de la traduction peut-être comprise (c'est à dire "comme une rhétorique commode") nous permet d'aller dans ce sens.

En effet pour ces auteurs cette opposition suggère les oppositions suivantes :

MODELE DE LA DIFFUSION	/	MODELE DE LA TRADUCTION
objets inertes	/	corps changeants
dans un milieu "résistant"	/	définis par des états successifs de leur milieu
repérés dans un espace fixe	/	produisant la fixation de certaines variables
suivant une ligne droite, sauf rencontre de forces contraires	/	dans un univers courbe, où la régularité est "rare" et doit être construite.

Cette série d'oppositions se superpose assez finement à celles qui distinguent dans la démarche systémique la perception d'un phénomène compliqué de celle d'un phénomène complexe (Le Moigne, 1990).

COMPLIQUE	/	COMPLEXE
système fermé	/	système ouvert
déterminé, exhaustivement descriptible	/	indéterminé
prévisible	/	imprévisible
calculable	/	non calculable
arborescences	/	boucles

La spécificité des démarches de Darré et Latour ne consiste-t-elle pas précisément à penser les choses en terme de complexité ?

CHAPITRE III. L'ARRIERE - PENSEE

A Introduction

Darré (1985) résume ainsi l'écart entre l'approche classique du développement et celle du GERDAL : "les organisations de recherche et de développement se préoccupent de "faire passer leurs messages", issus de leurs travaux. C'est là bien entendu chose légitime. Mais une autre fonction, utile, consisterait à faciliter les activités que déploient les agriculteurs pour fabriquer des connaissances nouvelles, à partir de leur pratiques matérielles, de leurs conceptions des choses, et de celles qui sont associées aux techniques nouvelles".

Une telle remarque suscite un ensemble de questions : qu'est ce que "faire passer des messages" ? S'agit il d'une seule et même activité ? Que recouvre une telle expression ? En quoi cette activité est-elle légitime ? En quoi est-elle utile ou inutile? A qui et en fonction de quoi ? Qu'est ce que faciliter les activités que déploient les agriculteurs pour fabriquer des connaissances nouvelles ? Que sont ces activités ? En quoi cette aide aux agriculteurs est-elle utile ?

Nous avons apporté précédemment des éléments pour répondre à ces questions voire même répondu pour partie à certaines d'entre elles. Mais il faut bien voir qu'il n'y a pas de réponses en soi. Ce que nous voudrions montrer c'est précisément quel peut-être le point de vue des uns et des autres en fonction de leur cadre de pensée et de leurs objectifs. Nous sommes donc amenés à nous intéresser d'un plus près à ces deux approches dans une démarche comparative.

Pour présenter le travail de l'Institut de l'Elevage nous nous baserons sur l'opération de communication Fourrages-Mieux. Non pas tant à cause du caractère exemplaire de cette opération, mais surtout parce que c'est autour d'elle que s'est construit la méthode de l'Institut de l'Elevage. Procéder ainsi pour les travaux du GERDAL serait par contre en contradiction avec la démarche même qui les anime. S'il y a bien une chose qui n'est pas donnée par avance dans ce type d'action c'est bien le thème que l'on va y traiter, si tant

est que l'on en traite réellement un. D'autre part l'approche du GERDAL se trouve comme nous l'avons aperçu dans la partie précédente en rupture avec le schéma dominant depuis une trentaine d'années en matière de développement agricole. Il lui faut donc se livrer à l'ouverture de la "boite noire" des faits sur lesquels se base le développement "classique". Du coup il apparait expérimenter une méthode formalisée, très précise dans ses fondements (même si cette méthode est issue de diverses expériences), et non pas formaliser une méthode bâtie dans le cadre d'une expérience de développement tel que cela peut être le cas pour l'Institut de l'Elevage. Nous nous intéresserons donc au GERDAL à travers son entreprise d'ouverture de "boite noire".

Nous présenterons tout d'abord les grandes caractéristiques de ces deux approches et les conceptions d'aide aux agriculteurs auxquelles elles se référent. Nous serons ainsi outillés pour analyser dans un deuxième temps les cadres paradigmatiques auxquels elles semblent se rattacher dans leur façon de penser la communication. Nous mettrons enfin notre analyse en perspective avec une réflexion sur les ambitions de la science moderne à partir d'une critique de Dreyfus sur l'Intelligence Artificielle.

B LES GRANDES CARACTERISTIQUES DES DEUX APPROCHES

1) Un contexte

Reprécisons bien dans quel contexte ces deux approches se sont développées.

Depuis une dizaine d'années on assiste en France à une crise du développement agricole, obligé alors de retrouver ses marques. Il y a une crise des modèles, liée à la crise économique internationale.

* La modernisation de l'agriculture a coûté cher (importantes subventions , exode rural,...) sans que l'on soit parvenu au résultat escompté d'une agriculture compétitive. Le modèle type de l'entreprise agricole, spécialisée et intensive, dans la tourmente n'est pas apparu des plus solides... De nombreux agriculteurs ayant suivi ce modèle se retrouvent face à d'importantes difficultés financières alors qu'une agriculture plus traditionnelle se maintient et qu'une agriculture "marginale et innovante" développe des pratiques alternatives.

Il s'agit alors de s'orienter vers une agriculture plus économe et plus autonome. Il faut limiter l'exode rural pour éviter de grossir le flot des chômeurs, tenter de s'affranchir des problèmes de surproduction et maintenir la qualité de

l'environnement. Le maître mot dans la production devient "diversité".

* Des limites apparaissent dans l'utilisation du conseil direct délivré par un technicien dans le cadre d'appuis individuels ou en groupements de développement.

- Les crédits publics ou parapublics destinés au développement en nette diminution ne peuvent qu'entraîner un ralentissement de l'utilisation de cette forme de conseil personnalisé (il devient alors réservé à certaines catégories d'agriculteurs - jeunes qui s'installent, agriculteurs ayant fait un plan de développement ou en difficulté).

- Les organismes à fonction commerciale développent de plus en plus l'activité de conseil liée aux produits commercialisés et concurrencent dans certains secteurs fortement les organismes de développement officiel.

- Des questions se posent sur la pertinence du type de conseil traditionnellement apporté par les techniciens aux agriculteurs. Ces conseils permettent-ils aux agriculteurs de mieux maitriser leur travail.(Travail qui apparait de plus en plus éclaté. Le faire-faire prend une place de plus en plus croissante par rapport au faire, l'encadrement technique, financier et commercial reléguant l'agriculteur à des tâches de coordination).

- Une frange importante de la population agricole est restée en périphérie des actions de développement. On constate ainsi que des techniques éprouvées ne sont pas mises en oeuvre par des agriculteurs car ils les connaissent peu ou mal.

2) Deux types d'action

Décrivons par quelques grands traits ces deux approches avant de rentrer plus dans le détail.

a) Poser le problème

Les constatations ou analyses qui apparaissent à la base de ces approches sont les suivantes.

* Une opération de communication de masse sur les fourrages

Au départ d'une opération comme celle de Fourrages-Mieux, une série de constatations (Dockés, 1990) :

- les organismes de recherche et de développement ont accumulé un certain nombre de références sur la production des

fourrages qui mettent en valeur des marges de progrès importantes dans de nombreux systèmes d'élevage ;

- un ensemble de techniques simples et éprouvées existent qui, appliquées par les éleveurs, pourraient permettre de réduire ces marges ;

- l'amélioration du revenu des exploitants semble devoir passer par une meilleure maîtrise des coûts de production, donc par une meilleure valorisation des ressources naturelles;

- une meilleure valorisation de ces ressources naturelles permettrait au niveau national de réduire les importations ;

- une bonne partie de ces éleveurs ayant une marge de progrès importante ne sont pas "clients" des services de développement officiels ;

- les états généraux du développement de 1983 ont mis en relief le souci des agriculteurs de voir les actions de développement se réaliser davantage à l'échelle de la petite région en tenant compte de trois types de publics : des exploitants dits performants, des agriculteurs qui souhaitent ne pas trop modifier leurs façons de produire et des "laissés-pour-compte".

La préoccupation des structures de développement dans ce cadre là est de savoir **comment** faire connaître à des éleveurs a priori peu réceptifs un ensemble de choses qui pourraient leur être utiles.

* Les actions GERDAL

Au départ des actions du GERDAL une autre série de constatations (Darré, 1985) :

- les agriculteurs sont contraints, sous les pressions économiques et sociales, d'adopter des techniques sans en maîtriser le sens. Ceci entraîne une crise dans leur système de pensée et donc une baisse de maîtrise de leur activité ;

- pour remédier à cette baisse de maîtrise ils doivent reconstituer un sens à partir de dialogues, en particulier entre pairs, à partir du système conceptuel antérieur, en intégrant des matériaux issus du discours technicien, et sortis de leur contexte conceptuel ;

- on ne peut ni épargner ce travail conceptuel aux agriculteurs ni supprimer cette phase de baisse de maîtrise.

La préoccupation des animateurs de ces actions est alors d'améliorer les conditions dans lesquelles sont imposées aux agriculteurs ces crises successives c'est à dire de les aider à effectuer un **retour réflexif** sur leur propre manière de dire les choses.

b) mode opératoire

* La forme de l'animation

Celle de **Fourrages-Mieux** est basée sur la construction de campagnes multimédia sur une période minimale de trois ans. Cette construction s'opère en suivant trois phases essentielles (Dockés, 1990) :

- l'étude préalable qui permet de cerner le public cible, le contenu des campagnes, la façon de traiter les thèmes en fonction des motivations des agriculteurs ;

- les campagnes de communication ;

- le suivi-évaluation des campagnes pour pouvoir recentrer les campagnes et juger des résultats.

Les campagnes de communication proprement dites comportent 4 volets :

- la mise en place de supports d'identification (logo, slogan, affiches, etc...) ;

- la diffusion de supports écrits adaptés (fiches techniques, bulletin, mini-revues, etc...) pour que l'ensemble du public de la cible puisse avoir accès à l'information diffusée ;

- l'animation d'activités de terrain pour que les agriculteurs puissent rencontrer le technicien ou discuter avec d'autres agriculteurs sur les différents thèmes traités ;

- les relations publiques avec les différents partenaires.

L'organisation de l'action **GERDAL**, quant à elle, se présente essentiellement comme l'association d'une équipe d'aide et de groupes d'agriculteurs. Toute la démarche se déroule sous forme de réunions (Le Guen, 1986).

- réunions de lancement qui permettent de faire apparaître des problèmes à partir des préoccupations exprimées

par les agriculteurs d'une commune et de créer des groupes de travail différents en fonction des problèmes à résoudre ;

- réunions de long cours, propres à chaque groupe de travail, visant à résoudre le problème tout en ajustant au fur et à mesure sa formulation ;

- réunions de bilan permettant de tirer les conclusions de l'action menée et de décider : soit de la dissolution du groupe, si le problème posé est résolu ou si un disfonctionnement majeur apparait ; soit de la poursuite de ses travaux, si le problème n'est pas encore résolu ou si d'autres questions restent en suspend.

* Les animateurs

L'animation s'opère dans les deux cas à deux échelons :

- Un échelon national grâce à une petite équipe d'animateurs (3 à 4 membres) qui développe la méthode, coordonne les actions entre elles, assure la formation des animateurs locaux, forme et encadre les chargés d'études appelés à mener des études spécifiques sur ces actions ;

- un échelon local où des animateurs, en général techniciens des services de développement, mettent concrètement en oeuvre l'action. Echelon qui dans le cas de Fourrages-Mieux correspond à celui de la petite région, unité géographique classique d'intervention des techniciens du développement, alors que dans le cas du GERDAL il s'agit de la commune, niveau où une "histoire des rencontres" entre agriculteurs se tisse au fil des jours.

C PENSER L'AIDE

La façon de penser l'aide aux agriculteurs n'est donc visiblement pas la même dans ces deux approches. Pourtant elles possèdent en commun un certain nombre de questions ou de constatations à partir desquels elles opèrent un ancrage différent.

Affinons cette description en voyant sur quelle perception des choses elles peuvent implicitement ou explicitement se baser.

1) Pour quel public et comment

L'optique est dans chacun des deux cas, de toucher "le plus grand nombre des agriculteurs" sans avoir recours au conseil individuel.

En fait parler de "plus grand nombre des agriculteurs" apparait comme un euphémisme pour dire que l'on va centrer son attention sur les "laissés-pour-compte" du développement, c'est à dire sur les agriculteurs difficiles à atteindre par le conseil classique (quand il n'y a pas rejet de ce type de conseil de la part de ces agriculteurs des problèmes de coûts empêchent de le développer). Mais si ce "centrage" sur les "laissés-pour-compte" implique dans la démarche de Fourrages-Mieux un ciblage d'une population, et donc une séparation a priori entre les agriculteurs qui seront touchés par l'action et ceux qui ne seront pas touchés, dans le cadre du GERDAL cette séparation ne se fait qu'a posteriori, et pas obligatoirement, au cours de réunions de lancement en fonction des préoccupations et des intérêts exprimés par les uns et les autres.

A leur origine se trouve apparemment la même question : quelle forme d'aide apporter à ces agriculteurs confrontés à un certain nombre de pressions économiques et sociales, qu'ils ne maîtrisent pas, pour qu'ils puissent exercer au mieux leur activité ?

Si dans un cas on juge que ce qui fait problème c'est la mise à disposition d'une information adaptée à chaque cible spécifique dans l'autre on pense que ce qui fait défaut ce sont des outils qui permettent aux agriculteurs de mieux maîtriser leur pratique. Dans cette opposition apparait implicitement une analyse en terme d'efficience. Dans le premier cas on pense que diffuser des messages adaptés, par le biais de supports convenables, auprès de cibles définis, c'est déjà, et à la limite faute de mieux, permettre à un nombre important d'éleveurs d'accéder à une information qui peut leur être utile. Dans le second on estime que ce n'est pas l'accès à l'information technicienne qui est élément limitant mais plutôt la possibilité des agriculteurs de se livrer pleinement à l'activité de connaissance, activité

critique à la fois de leurs propres formes de connaissance et de celles qui leur sont proposées. Il faut donc les aider, à partir de réflexions au sein de groupes de pairs, à "effectuer un retour réflexif sur leur propre façon de dire les choses, pour en augmenter ou en rétablir la pertinence au regard des situations techniques ou économiques nouvelles, ou de buts nouveaux" (Darré, 1985).

D'une manière ou d'une autre par le biais de ces deux approches il s'agit de pouvoir dépasser le cadre classique de relations socialement instituées entre techniciens et agriculteurs. Ce cadre ne peut convenir à la majorité des agriculteurs, les mécanismes de rejet de la connaissance "technicienne" le révélant. Le GERDAL interprétera ce rejet comme étant intrinsèquement lié aux mécanismes de violence symbolique qui traversent la relation technicien-agriculteur (violence d'autant plus marquée que l'agriculteur possédera une culture technique plus éloignée de la culture technique technicienne). Alors que l'équipe Fourrages-Mieux parlera plutôt quant à elle d'un problème sur la forme des connaissances diffusées, les difficultés relationnelles entre techniciens et agriculteurs découlant de ce problème.

2) Des besoins pour une aide

Dans la définition de ce que peut-être l'aide à apporter aux agriculteurs la notion de besoin est essentielle. C'est à partir d'elle que nos deux approches se construisent et se différencient.

Toutes deux partent apparemment du même constat philosophique selon lequel "lorsque nous éprouvons un besoin, nous ne savons pas, d'ordinaire, de quoi nous avons besoin. Nous devons rechercher ce qui soulagera notre insatisfaction, notre inconfort. <...>. Nous trouvons la réponse <...> par le biais de ce que Todes appelle "notre sens de la satisfaction". Cette satisfaction, nous l'éprouvons lorsque nous découvrons enfin ce qui nous manquait, mais c'est une sorte de compréhension rétroactive qui oblitère le fait que nous étions incapables d'identifier la nature de notre besoin avant d'avoir rencontré cette satisfaction" (Dreyfus, 1984).

A partir de là, deux réponses très différentes vont être apportées. Celle de Fourrages-Mieux consistera à dire que cette analyse des besoins des agriculteurs peut être, pour ne pas dire doit être pour certains aspects, menée par les techniciens qui possèdent un regard extérieur et une vue plus large des choses. Ce sont ces techniciens qui, selon leur perception, vont juger de la situation des agriculteurs et décider de la pertinence des faits qui leur seront présentés à travers les campagnes de communication. Dans cette perspective une étude préalable permet de cerner la place d'un thème (les fourrages) dans les préoccupations des agriculteurs, de saisir les points qui les intéressent et de voir la façon dont ils en parlent pour décliner ensuite une argumentation du type PSAI

(votre Problème, notre Solution, Avantages, Inconvénients) destinée à les convaincre du bien fondé de la solution proposée. Comme tous les faits imaginables peuvent avoir leur pertinence dans une situation ou dans une autre ce travail nécessite tout une série de sélections : sélection du thème que l'on va traiter avant d'aller recueillir des informations auprès des agriculteurs ; sélection des besoins identifiables, lisibles et traduisibles sous forme de problèmes ; sélection des problèmes pour lesquels on possède de l'information et qu'il est possible de résoudre ; sélection dans les réponses que l'on souhaite apporter à ces problèmes en fonction d'une politique de développement. Cette sélection entraîne la mise en oeuvre de diverses compétences à différents niveaux : compétences au niveau national des initiateurs de l'opération pour juger du bien fondé du thème traité ; compétence au niveau local des techniciens pour définir la façon de traiter de ce thème ; compétence des chargés d'études dans le recueil des informations auprès des agriculteurs.

Alors que dans le monde matériel tous les prédicats sont sur le même plan c'est le technicien (au sens générique du terme par opposition à l'agriculteur) qui introduit ici un certain ordre dans la construction des faits présentés, c'est lui qui opère une distinction entre le champ et les objets du champ. Les faits sont figés dans un ordre donné, résultat d'une orientation particulière.

Cette distinction entre objet du champ et champ est centrale, dans la différenciation de nos deux approches. Car dans le cas de la démarche GERDAL ce sont les agriculteurs qui sont amenés collectivement à faire cette distinction, c'est à dire à partir d'une réflexion sur leurs préoccupations à mieux cerner leurs besoins. En découvrant ce dont ils ont besoin, ils font "d'un besoin général, présent tout au long, mais privé de détermination, un besoin plus précis" (Dreyfus, 1984). Ainsi selon la phénoménologie "il faut faire la distinction entre les objets d'une part, et la situation qui les offre à notre expérience d'autre part. <...> c'est seulement parce que nos préoccupations ne sont pas des objets de notre champ d'expérience qu'elles peuvent jouer ce rôle fondamental qui consiste à organiser ce champ, en y dégageant des motifs ou des régions porteurs de sens. <...> dés l'instant et dans l'exacte mesure où nous parvenons à faire passer au rang d'objet certaines de nos préoccupations les plus intimes, afin de pouvoir les examiner et prendre une décision à leur égard, elles perdent toute emprise sur nous. Elles n'organisent plus ce champ des possibilités signifiantes en fonction duquel nous agissons, elles deviennent une autre de ces possibilités que nous pouvons admettre ou rejeter" (Dreyfus, 1984).

Ici, si le technicien effectue une opération de sélection, celle-ci se déroule dans le travail d'émergence des préoccupations des agriculteurs et dans la prise en compte de ces préoccupations dans la formulation des problèmes. Tout sa compétence sera concentrée sur cet aspect, le reste étant du domaine de la compétence de l'agriculteur.

Fondamentalement ces deux approches s'opposent dans leur perception de ce qui fait sens dans le réalité perçue par l'être humain. Pour la première qui suit la tradition cartésienne c'est le monde matériel qui pénètre notre esprit. Le monde extérieur, masse de faits isolés, est interprété par nous en fonction de notre magasin intérieur de faits isolés, soigneusement catalogués. Ces deux mondes, extérieur et intérieur, ne se présentent jamais directement à l'expérience. Tout passe par le biais d'un modèle. Nous recevons des faits isolés auxquels nous donnons un sens après coup. L'analyse phénoménologique nous dit quant à elle que l'univers humain est la réaction du cerveau à l'univers physique. Ce qui est premier c'est la perception du sens global et tout le reste découle de compréhension de ce sens (Dreyfus, 1984).

Réflexion qui nous amène à aller plus loin dans l'observation de l'arrière pensée qui anime ces deux approches

Venons en donc maintenant à une analyse plus critique de ces approches.

D PARADIGMATOLOGIE

Comme nous l'avons vu dans le premier chapitre un de nos objectifs est de donner une certaine visibilité aux paradigmes sous l'empire desquels s'articulent ces approches dans leur façon de concevoir la communication. Pour ce faire nous partirons sur la façon dont la problématique de ces deux approches est construite pour voir ensuite le mode opératoire qui en découle, les modèles de transmission de l'information auxquels elles se rattachent, le type de sujet auquel elles s'adressent.

1) Trouver un problème à une solution ou une solution à un problème ?

La manière de poser les problèmes est très importante : elle va prédéfinir le type de réponses apportées.

A travers les constatations à la base de ces approches se révèle la construction de problématiques de techniciens se plaçant en position d'aide aux agriculteurs. Or ces problématiques se distinguent essentiellement sur deux points :

- la façon dont sont mis en relation problèmes de technicien et problèmes d'agriculteurs ;

- la façon dont les problèmes sont relevés.

Que ressort-il de l'observation de la présentation de la démarche Fourrages-Mieux (Cf p 31 et 32)? Une convergence entre les problèmes des techniciens et les problèmes des agriculteurs. Tout semble se passer comme si il y avait un lieu commun où les uns et les autres se retrouvaient "objectivement". Si les techniciens ont "besoin" de faire connaître leurs travaux les agriculteurs ont "besoin" de connaissances pour conduire au mieux leurs activités. Ce rapprochement dans les besoins évoquent un rapprochement, un lien entre ces acteurs.

Au contraire dans la démarche GERDAL une rupture s'établit entre les acteurs. Celui qui problématise est exclu du problème qu'il pose. Il ne parle pas de lui. Une distance est créée entre les acteurs techniciens et agriculteurs, et entre leurs référents. Aucune convergence n'apparait.

Cette différence est intimement liée au type de modélisation mis en oeuvre dans chacune de ces approches.

En effet dans le cas de Fourrages-Mieux il semble que ce soit la méthode qui détermine le problème et non l'inverse. Il apparait un capital de connaissances techniciennes, un ensemble d'observations et de savoir-faire élaborés par des institutions ad hoc qui ne sont pas pleinement rentabilisés. De manière caricaturale on pourrait dire que des solutions sont à la recherche de problèmes qui leur conviennent.

Par contre dans le cas du GERDAL un problème est relevé à travers la description d'un phénomène : l'adoption des innovations par les agriculteurs. De manière tout aussi caricaturale que précédemment on pourrait dire qu'ici ce qui est "étrange" ce n'est pas que les agriculteurs n'adoptent pas les techniques préconisées mais bien plutôt qu'ils le fassent vu le coût que cela représente pour eux en terme de "charge mentale". L'attention est centrée sur le sujet computant et cogitant. S'il y bien description d'un problème par contre aucune "solution" n'apparait : elles restent à construire au coup par coup. Un phénomène actif et intelligible est identifié (les crises paradigmatiques auxquelles les agriculteurs sont soumis au cours de leur activité et la façon dont elles sont résolues par dialogue entre agriculteurs). On ne parle pas ici d'objet inerte mais bien de processus.

On trouve ainsi, simplement dans la façon dont les éléments à la base de la réflexion de ces approches sont posés, deux types d'approche de la réalité bien différente. La première s'apparente à une modélisation de type **analytique** ; la seconde à une modélisation de type **systémique**.

Dans le premier cas l'énonciation de ces constations correspond à l'énumération d'un certain nombre d'éléments en interaction au sein d'un système fermé. Cette fermeture des systèmes, présumés exhaustivement descriptibles, est caractéristique des modèles de résolution de problèmes compliqués (Le Moigne, 1990).

Dans le second cas ce ne sont pas diverses éléments formant système qui sont mis en relief mais un processus intelligible et non prévisible. La réalité ainsi appréhendée parait être complexe.

Précisons ce que nous entendons par modélisation systémique car "Entre 1960 et 1980, de nombreux traités exposèrent sous le nom d'analyses des Systèmes (le pluriel importe), une méthodologie de la modélisation analytique dissimulée sous un jargon systémique qui put, un temps, faire illusion : avant que l'on convienne que cette analyse des systèmes ne se prêtait qu'à la modélisation de systèmes fermés, compliqués mais pas complexes". "Un système complexe est, par définition, un système construit par l'observateur qui s'y intéresse. Celui-ci postule la complexité du phénomène sans pour autant s'astreindre à croire à l'existence naturelle d'une telle propriété dans la nature ou dans la réalité. La complexité qui implique toujours quelque forme d'imprévisibilité, ne peut aisément être tenue pour déterministe. De façon générale en revanche, la complexité est représentée par un enchevêtrement d'interactions en inter-relations. <...>. C'est pourquoi le concept de Système, entendu comme enchevêtrement intelligible et finalisé d'actions interdépendantes a très vite été adopté pour décrire la complexité" (Le Moigne, 1990).

Cette distinction entre deux types de modélisation conduit à s'interroger sur le type d'outil à utiliser pour répondre aux questions communes qui animent nos deux approches. Selon la perception du problème l'une serait plus adéquat que l'autre. La remarque de J.L. Le Moigne selon laquelle les modèles de résolution de problèmes compliqués apparaissent "souvent comme des méthodes à la recherche d'un problème" qui leur convient, "alors que les problèmes complexes contemporains sont à la recherche de méthodes qui leur conviennent" oriente notre réflexion.

2) La construction de médiations

Des modes opératoires différents découlent de ces problématiques.

On perçoit immédiatement que les préoccupations des animateurs de ces différentes actions ne vont pas être les mêmes dans leur activité de "médiation".

a) Fourrages-Mieux : le faire dans la médiation

Dans le cas de Fourrages-Mieux poser le problème par l'identification d'un couple problème/solution c'est s'interroger sur la liaison entre ces deux termes : comment apporter la ou les solutions identifiées vers la masse des

"porteurs" du problème ? Il s'agit de mettre en relation des éléments parfaitement bien identifiés. Il faut donc utiliser les bons canaux d'information. Le choix des outils employés est déterminé par l'observation de la performance apparente de ceux issus du marketing et de la communication de masse. Il s'en suit, à partir de l'expérience de différentes actions de communication collective dans le domaine agricole, la constitution d'un véritable cahier des charges. Pour ce type d'opération il est donc nécessaire de :

"- bien définir les cibles <...> ;

- expliciter les objectifs des campagnes <...> ;

- établir un diagnostic technique fin et mettre l'accent sur les pratiques qui ne modifient pas les systèmes de production existants <...> ;

- tenir compte des structures sociales et des systèmes de pensée des agriculteurs auxquels l'on s'adresse, et faire intervenir les agriculteurs dans la définition puis la diffusion des messages <...> ;

- mieux connaître son public et en particulier les freins et motivations qu'il possède vis à vis des pratiques à promouvoir <...> ;

- définir clairement le rôle des différents partenaires et les informer régulièrement <...> ;

- faire appel à des spécialistes de la communication et définir une image de marque claire à l'opération <...>" (Dockés, 1990).

Ces consignes constituent un véritable cahier des charges dans le sens où elles stipulent ce que le technicien **doit faire** pour construire ce type d'action. Elles ne définissent pas la place du technicien dans cette construction, c'est à dire ce qu'il **doit être.** Non plus d'ailleurs que la place de l'agriculteur. Cela va de soi. Ces places sont prédéfinies dans le schéma classique émetteur / récepteur, destinateur / destinataire. On travaille ici sur le lien, sur la construction des messages et des canaux. Et là il ne s'agit pas d'être ou d'êtres. Puisque d'un coté en tant que technicien, c'est à dire sujet réel, on se penche sur des faits objectifs qui existent en dehors de cette observation ou de l'action menée, de l'autre on place un sujet abstrait qui est "l'agriculteur", mais qui pourrait-être tout autre corps sensible.

Diffuser correctement de l'information nécessite d'en récolter au préalable une quantité notable, d'une autre nature, sur son objet. L'information initiale récoltée au cours de l'étude préalable va être une information "outil" (la façon dont les agriculteurs parlent des différents thèmes à traiter, leurs freins et motivations vis à vis de l'adoption de différentes techniques, etc...) qui sera utilisée pour

l'élaboration d'une information de type différent que nous qualifierons d'information "utile" (l'information qui parviendra à l'agriculteurs, dans un certain ordre, traitée d'une certaine façon).

De la même façon qu'il existe une rupture, une disjonction entre émetteur et récepteur, il y a une rupture dans la nature des informations qui transitent entre ces deux pôles au cours des différentes phases de l'action. Cette série de ruptures découle d'une conception analytique de l'information. Conception selon laquelle "le signe ou la forme (le contenant)" peuvent être "séparés de la signification (le contenu), et traités isolément, sans que soit en aucune façon affectée la qualité de la correspondance du contenant et du contenu, ni que soit modifiée la nature ou la substance du contenu" (Le Moigne, 1990).

b) Le GERDAL : l'être dans la médiation

Dans le cas du GERDAL la médiation ne peut évidemment pas prendre la même forme vu que ce couple problème/solution n'existe pas en soi. Ce qui est perçu c'est un phénomène, un processus actif. Et c'est précisément dans la réflexion de ce phénomène vers lui-même que va se jouer la médiation. Là où Fourrages-Mieux met un appareillage lourd de transmission le GERDAL installe quelque chose qui ressemble à un miroir.

Cette métaphore du miroir n'est pas gratuite (comme le dit Sfez "les métaphores sont des îlots imaginaires, qui motivent la recherche et créent des zones d'attirance pour les concepts"). Elle est en effet à la base de toute construction de sens, de tout processus de visibilité.

- Au "stade du miroir" décrit par Lacan le miroir renvoit l'image à l'enfant et lui fait prendre conscience de son altérité et d'un univers symbolique chargé de sens.

- De même "le lien social et l'identité, c'est à dire la reconnaissance d'appartenance à une communauté, ne sont pas dissociables d'un système général de représentation, d'une imagination créatrice, d'une activité communicationnelle fondatrice, qui stabilisent le monde et lui donne un sens <...>. L'identité et le lien social sont ainsi corrélatifs d'un procès de distanciation de la société par rapport à elle-même à travers lequel elle se rend visible à ses membres"(Quéré, 1982).

Cette médiation ne consiste donc pas à la mise en relation d'un monde chargé d'information vers un monde en manque d'information mais à favoriser l'émergence d'information signifiante par et au sein d'un système actif. Ainsi le rôle du technicien revient à "aider les agriculteurs à formuler et à résoudre leurs problèmes, les problèmes correspondant à leurs préoccupations, tels qu'ils les disent" (Darré, 19). La fonction d'aide consiste donc "à produire de la parole et à traiter cette parole, à transformer ce qui se

dit en questions de recherche". Il est alors mis en relief dans le travail du technicien non pas un ensemble d'actions à réaliser, un **faire**, mais des compétences qui correspondent à une manière **d'être**. Deux compétences sont soulignées :

- "une capacité à saisir le groupe comme un système. Ainsi en communiquant sa compréhension du système au groupe <...> il favorise une prise de conscience de sa qualité d'entité, d'ensemble qui s'unifie en prenant corps et qui a une production originale.

- une capacité de compréhension de ses propres observations et interventions par un "être au groupe" déparasité" (Bonnet-Eymard, 1986).

Cette façon d'être du technicien nécessite une rupture face à l'attitude classique suivie dans la réalisation des fonctions dominantes du métier de technicien. C'est à dire dans la fonction d'aide à la décision ou dans la fonction de prescription (dans la première il est postulé "qu'il y a identité de raisonnement entre l'agriculteur et le conseiller, le "diagnostic" étant l'apanage du second"; la seconde se présente sous forme "de recommandations directives, le plus souvent relatives à des techniques standardisées" (Le Guen, 1986)). Comme le note Quéré "la distinction de registres différents de la pratique sociale, rendue possible par l'effacement d'un principe de référence unique pour les activités propres à chacun d'eux, s'accompagne d'une finalisation interne de chaque niveau". C'est bien cette finalisation propre à un type d'activité du technicien qui est décrite ici. De manière plus générale on retrouve dans cette rupture un processus de séparation analogue à celui qui est né suite à la constitution d'un mode d'objectivation de la médiation symbolique au XVIIIième siècle avec l'émergence d'un espace public (toute une série de séparations vit le jour : séparation du politique et du religieux, séparation de l'ordre du monde et de l'ordre du social,...). Nous reviendrons sur cet aspect dans le dernier chapitre.

Le rôle de miroir joué par le technicien peut-être compris en se limitant à la nécessité qui lui est faite de dire au groupe au fur et à mesure :

"- ce qu'il a fait et comment
- ce qu'il est en train de produire
- ce qu'il a décidé de faire".

Mais cette "réflexion" pour pouvoir se mener doit-être orientée. Elle déforme les choses en fonction d'un projet qui est de "faire surgir des questions et des hypothèses nouvelles".

Ainsi le technicien est-il amené aussi à :

"- transformer des plaintes et constats des agriculteurs en questions dont ils puissent se saisir ;

- encourager à ce que la parole circule ;

- exercer une autorité suffisante pour empêcher que quelques uns exercent leur autorité sur la parole des agriculteurs" (Bonnet-Eymard, 1986) ;

Le technicien participe activement de manière contrôlée à la construction de cette parole.

Dans ce cadre là si l'on s'intéresse uniquement à l'information "utile" qui circule on constate qu'émetteurs et récepteurs sont confondus. Le technicien lui ne travaille que sur de l'information "outil". Il est le garant du fonctionnement d'un dispositif, d'une "syntaxe", et s'exclut de l'aspect "sémantique". Il va représenter (c'est à dire présenter à nouveau en reformulant les propositions des agriculteurs) les informations émises par d'autres informations qui auront le même référent. Au sens de G. Bateson cette information est donc "une différence qui engendre une différence" ou une représentation qui transforme une représentation (cité par Le Moigne, 1990).

On retrouve là une définition systémique de l'information : "elle est processus autant que résultat, processus récursif (le signe affecte la signification, qui affecte le signe qui affecte la signification...). Elle ne postule habituellement pas une correspondance biunivoque entre le signe et la signification, elle se définit au contraire comme un opérateur d'ambiguïté et d'équivocation" (Le Moigne, 1990).

3) Deux modèles de la transmission

A partir des réflexions de Le Moigne deux modèles de la transmission émergent de l'observation de ces approches.

Fourrages-Mieux se réfère explicitement à un modèle amélioré de celui de la transmission transformante mis au point en 1956 par H.Quastler. Celui-ci reprenant le modèle de Shanon (émetteur, codeur, canal, décodeur, récepteur) a approfondi la transformation du signal qui pouvait s'opérer au cours de la transmission. Le Moigne résume cette approche, en extrapolant une réflexion basée sur la transmission d'un signal physique à celui de la transmission du sens, en disant que "chacun sait que l'autre ne comprend pas tout ce qu'on lui a dit et qu'il entend des choses que l'on ne lui a pas dîtes". Dans cette optique tout le problème de la communication consiste à trouver les bons canaux et les bons codes pour qu'il y ait le minimum de perte et de transformation. L'information recueillie auprès des agriculteurs va

précisément servir à cette détermination. C'est pour cela que nous lui attribuons le statut d'information "outil". Comment parler pour être compris, pour dire des choses qui puissent s'inscrire dans le référent des récepteurs avec un sens qui soit le plus près possible de celui que les émetteurs voulaient y mettre ? Il s'agit de prendre des éléments du référent des agriculteurs et de les coupler avec l'information "utile" que l'on souhaite pouvoir diffuser.

Le modèle suivi par le GERDAL s'apparente lui fortement à celui de l'information auto-organisatrice de H. Von Foerster, H.Atlan et Varela. Cette comparaison nous allons le voir est très riche d'enseignement sur la démarche du GERDAL. En effet d'où est partie la réflexion qui a conduit à la construction de ce modèle de l'information auto-organisatrice ? D'un "paradoxe apparent des systèmes auto-organisateurs, qui, bien qu'ouverts au bruit voient leur capacité d'adaptation augmenter par le jeu apparent de leur fonctionnement (le cas du cerveau par exemple)". Or qu'est ce que le bruit si ce n'est une information insensée arrivant de l'extérieur et auquel le système est confronté précisément parce qu'il se trouve ouvert sur cet extérieur et entretient avec lui des échanges ? On peut ramener cette notion de bruit à la crise conceptuelle à laquelle les agriculteurs sont confrontés lorsqu'ils adoptent des techniques nouvelles. Par l'adoption d'une technique il y a incorporation de bruit, de non sens dans et par rapport au référent dans lequel évolue l'agriculteur. Cette crise selon Darré n'est pas vécue individuellement et ne se résout pas individuellement non plus mais au sein d'un groupe professionnel local (GPL). La méthode GERDAL peut être comprise comme une méthode visant à la constitution de systèmes auto-organisateurs qui apportent aux agriculteurs qui les composent une plus grande maîtrise sur les choses. Le dispositif mis en oeuvre dans ce type d'action veille à produire un processus, éminemment auto-référentiel, d'auto-information d'un système par lui-même. Cette auto-information se traduit par un "double processus de destruction (équivocation) et de production (ambiguïté) d'information par le système qui se perçoit se transmettant, se codant et se décodant des messages". Comme nous l'avons vu cette auto-perception passe dans le dispositif du GERDAL par le "jeu de réflexion" du technicien.

Ainsi à partir du bruit surgit de la complexité, des formes nouvelles et donc des significations nouvelles. Cette auto-information correspond au dialogue qui s'instaure dans un groupe. "Le dialogue est nécessairement un ajustement pour se comprendre. Et la nécessité de dialoguer et de se comprendre tient au fait que c'est dans les interactions avec les autres, avec ceux en particulier qui ont les positions les plus proches de soi dans un domaine d'activité, que les individus cherchent et réajustent sans cesse le sens à donner aux choses et aux actes, et aux mots qui portent l'intelligibilité des choses et des actes" (Darré, 1986).

4) La place du sujet

Poser la question de la place du sujet dans chacune de ces deux approches est central. Elle permet de voir la compétence attribuée l'agriculteur dans chacune d'entre elles.

a) La construction d'un sujet opératif

A quel type de sujet s'adresse une opération Fourrages-Mieux ?

A un "sujet opératif". Le but principal d'une telle opération comme nous l'avons vu reste de pouvoir permettre à un maximum d'agriculteurs de modifier leurs pratiques dans le sens des prescriptions. L'évaluation de cette action portera d'ailleurs principalement sur ce point, c'est à dire sur une comptabilisation du nombre de changements induits par l'opération. Si cette dernière est jugée sur son pouvoir d'engendrement et de production, de la même façon le sujet-cible est perçu à travers sa capacité opérative, à travers ce qu'il peut faire. Le sujet-cible est l'élément atomique de la masse à laquelle on s'adresse. Il n'est défini par rapport aux autres agriculteurs qu'en fonction de la typologie dans laquelle il apparait. "Le "je" tend à y devenir une "terminaison nerveuse" dans un réseau d'intercommunication totale" (Quéré, 1982). S'il y a communication commune à une masse d'agriculteurs cela ne signifie pas qu'elle soit communautaire, c'est à dire partagée. On s'adresse ici à l'individu agriculteur c'est à dire à celui qui en dernière instance fait, agit, opère. "Le sens des conduites humaines est définissable par référence à une structuration individuelle invisible que l'on appelle personnalité" (Quéré, 1982).

Ainsi il n'est pas neutre que les études préalables à cette action se fassent plutôt par entretiens individuels auprès d'agriculteurs. On cherche à faire apparaître comment des attitudes individuelles peuvent se retrouver chez un certain nombre d'éleveurs. La vision commune des choses n'étant en dernier ressort qu'un agrégat d'un ensemble de comportements individuels. On classe ensuite les éleveurs en type.

b) La construction d'un sujet réflexif

A l'opposé le GERDAL met en exergue un sujet "réflexif". Mais pas n'importe quel sujet réflexif. Un sujet analogue à celui qui apparait à l'époque de la constitution de la communication rationnelle moderne. Car si cette position "réflexive" va historiquement permettre la possibilité d'une objectivité scientifique, à cette époque ce sujet "lie intimement sa capacité de décider ce qui est juste (éthique et politique) à celle de décider ce qui est vrai (connaissance)"

(Quéré, 1982). Attitude alors non scientifique si l'on s'en réfère maintenant aux canons de la méthode analytique puisque jugements de faits et jugements de valeurs n'y sont pas disjoints. Le travail du GERDAL sur la formulation des préoccupations en problèmes va porter précisément sur une mise en relief de ces deux niveaux et sur la façon de les associer (deux niveaux distingués et associés). Il n'existe pas de problème en soi déjà posé. L'objet dans la modélisation systémique n'a de sens qu'à travers le projet du modélisateur qui l'observe. Les choses n'existent dans la forme perçue qu'en fonction du regard que l'on porte sur elles. Cette attitude casse la disjonction absolue entre jugement de fait et jugement de valeur et va à l' encontre du paradigme dominant.

De plus si l'on parle de sujet il ne s'agit pas de sujet individuel mais de sujet collectif en perpétuel transformation. L'ordre de l'individu ou de la masse d'individus (agrégation d'individus séparés) disparaît au profit du désordre des interactions, du groupe. Enfin le sujet ne peut plus être objectivé : il devient lui-même son propre objet dans une opération récursive et circulaire.

5) Question de paradigme

Cette réflexion nous amène à constater que le type de communication mis en place est étroitement lié au cadre épistémologique auquel se référent implicitement ou explicitement leurs maîtres d'oeuvre. Chacune de ces approches forment un tout cohérent dans la méthode suivie pour poser le problème et le dispositif opérationnel mis sur pied pour y répondre. Tout s'y enchaîne de manière cohérente.

a) Objectivité et projectivité

L'observation des différentes ruptures et séparations qui traversent ces deux approches révèle fondamentalement leur distinction.

Si, dans la problématique de Fourrages-Mieux, il est établi un lien, une convergence d'intérêt entre techniciens et agriculteurs cette perception implique par ailleurs toute une série de disjonctions comme nous venons de le voir dans le type de communication mis en oeuvre. C'est à dire que tant que l'on se situe dans le domaine des valeurs, des besoins, des buts des uns et des autres un lien est souligné entre technicien et agriculteur (il n'y a action que par la présence de ce lien). Mais dès que l'on passe dans celui des faits, de la forme prise par les choses une rupture s'opère. Objets et sujets sont séparés. Les techniciens suivent ainsi une logique disjonctive. Logique à la base de l'objectivité scientifique. Selon cette logique l'opérateur "doit être complètement séparé

du résultat de l'opération, l'opérande : l'opérateur ne doit pas être A LA FOIS opérateur et opérande ; il ne doit pas, en particulier, se produire lui-même, être le résultat de sa propre opération" (Le Moigne, 1990). Cette "objectivité" ne permet donc qu'une **présentation de faits**, un apport d'éléments issus de la recherche scientifique, aux agriculteurs

A l'opposé l'attitude du technicien dans la démarche GERDAL peut-être caractérisée comme étant de type projective. "On caractérise par la projectivité, écrit Le Moigne, la capacité du modélisateur à expliciter ses "projets de modélisation", c'est à dire les finalités qu'il propose au modèle d'un système complexe qu'il perçoit à priori finalisé et finalisant". Or cette attitude projective est précisément celle que les agriculteurs sont invités à suivre au sein de ces groupes de travail. Ils se retrouvent dans la même position de modélisateur que tout scientifique confronté à un travail de recherche. Comme le souligne Le Moigne "la tâche la plus importante du modélisateur n'est pas de résoudre un problème présumé déjà "*bien posé*" <...>. Elle est, de formuler le ou les problèmes qu'il s'avérera pertinent de résoudre : il faut apprendre à résoudre le problème qui consiste à poser le problème". De la même façon que le projet du technicien est construit dans son rôle de médiation (il adopte une certaine attitude pour faire aboutir son projet - permettre aux agriculteurs de formuler leurs préoccupations sous forme de problèmes), les agriculteurs par échanges dialogiques construisent le leur. C'est là que se réalise le projet du GERDAL "de pouvoir associer quelque chose de l'esprit scientifique d'aujourd'hui aux formes habituelles de l'élaboration des connaissances dans les groupes d'agriculteurs" (Darré, 1986). Esprit scientifique **d'aujourd'hui** de nature systémique, pourrions nous ajouter pour mieux saisir l'idée de Darré, qui tranche de celui **d'hier** de nature analytique.

b) Disjonction/réduction, conjonction/distinction

Les compétences attribuées aux agriculteurs dans leur accès à "la science" sont donc fonction de l'idée même de "science" que se font les animateurs de chacune de ces approches.

Dans la perspective Fourrages-Mieux on ne s'occupe pas de la cogitation et de la computation de l'individu-agriculteur dont la perception sera par définition subjective. Les "faits" (d'origine scientifique) étant présentés, la valeur à leur accorder dépendra du sujet. C'est à cet endroit que ressort le paradigme, que Morin qualifie de grand paradigme d'Occident, à partir duquel s'organise ce type de communication. "Le paradigme cartésien disjoint le sujet et l'objet, avec pour chacun leur sphère propre, la philosophie et la recherche réflexive ici, la science et la recherche objective là" (Morin, 1991). D'où l'opposition entre jugements de valeur et jugements de fait. Cette façon de penser le

sujet, c'est à dire en fait de le prendre comme objet, tire sa scientificité de ce paradigme positiviste, paradigme de la disjonction / réduction, fondé il y a un siècle. Vu de l'intérieur de la sphère constituée par ce paradigme les faits énoncés sont vus comme purement descriptifs : c'est ensuite le sujet-cible qui leur donne leur "valeur". La raison scientifique appartient donc aux maîtres d'oeuvre de l'opération et la raison morale aux sujets-cibles.

A l'opposé si la méthode GERDAL se veut éminemment scientifique elle ne se réfère pas, comme nous l'avons vu précédemment, au même paradigme. C'est à dire non pas au paradigme de la disjonction / réduction mais au paradigme de la conjonction / distinction, suivant la qualification de Morin. Les animateurs de cette action se situent en rupture du cadre paradigmatique dominant.

Cette notion de rupture est très importante. Car que constatons-nous ? Que l'approche du GERDAL part du constat que chez les agriculteurs vivent de "façon quasi permanente" une "situation qui doit ressembler aux états de "crise scientifique" dont parle T.S. Kuhn" (Darré, 1985). Or il nous semble que cette constatation est étroitement liée au vécu du même type de crise (quasi-permanente ?) dans le domaine scientifique par les animateurs du GERDAL. Cette crise s'actualise pleinement à deux niveaux : à travers le type de procédure mis en place pour arriver à formuler ce genre de constatation (ethnométhodologie - Cf Darré, 1986) ; dans la méthode mise en place pour pouvoir y répondre (celle du GERDAL). Il y aurait donc une certaine homologie entre la crise conceptuelle à laquelle se trouvent confrontés les agriculteurs les plus éloignés de la culture technique technicienne, et la crise paradigmatique que vivent les chercheurs qui ne se retrouvent pas ou plus dans leur activité de recherche dans le paradigme cartésien de la disjonction / réduction. Ce qui amènerait les seconds à mieux comprendre les premiers ?

Comme Darré le montre dans son ouvrage "*La parole et la technique*" "le système conceptuel des éleveurs est parfois incohérent" et "ces incohérences sont l'effet de la collision entre deux systèmes, et rien en permet d'y voir la trace d'une incohérence constitutive de la pensée des praticiens". On imagine qu'une telle remarque pourrait aussi bien se référer à un observateur, comme Darré, essayant de percevoir les choses dans leur complexité et travaillant sur un entendement en voie d'établissement. Car "le paradigme vital de conjonction / distinction n'est pas né, alors que le paradigme mortel de disjonction / réduction n'est pas mort" (Morin, 1991). Ainsi la notion même de cohérence peut-être discutée (ce que nous ne ferons pas ici) surtout quand on sait que "qu'une cohérence interne peut être rationalisation (délire)" (Morin, 1991).

E LA PLACE DE L'EXPERT : L'APPORT DES RECHERCHES EN INTELLIGENCE ARTIFICIELLE

1) La science et la croyance en un certain type d'homme

Derrière la démarche suivie par ces deux approches il y a donc la recherche d'un point de rencontre entre connaissance quotidienne et connaissance scientifique. Mais le procédé est radicalement différent. D'un coté on communique les faits, les résultats de la recherche scientifique, de l'autre la méthode, les processus de cette recherche.

Or, comme le souligne Darré, cette différence de conception réside dans une différence de perception sur le rôle et la place des connaissances scientifique-techniques dans l'activité de l'agriculteur. L'idée du sens commun est "que, les sciences étant de plus en plus à l'origine des techniques mises en oeuvre par les agriculteurs, la maîtrise de ces techniques relève de la connaissance des principes scientifiques. En quelque sorte il n'y aurait entre la théorie scientifique et la pratique que la distance de précisions d'application, mises au point par divers relais, dont l'agriculteur lui-même : selon cette croyance, c'est, en dernier ressort, la connaissance scientifique qui commande les actes" (Darré, 1986). Une telle conception justifie alors l'accentuation de la division du travail exécution/conception.

Il nous parait important de resituer une telle affirmation dans le cadre plus large des ambitions de la science moderne. Car s'il y a sens commun celui-ci est directement issu du milieu scientifique qui fonde sa pratique dans la croyance en une certaine forme de science et par conséquence en un certain type d'homme. Il serait en effet possible de rétorquer à la remarque précédente que si dans les faits on peut constater effectivement que la connaissance scientifique ne commande pas les actes des agriculteurs, rien ne dit qu'il ne puisse pas en être ainsi avec quelques aménagements portant soit sur la réceptivité des agriculteurs à ce type de connaissance soit sur le fond de connaissances dont dispose actuellement la science, fond qui ne serait tarder à se consolider.

Le travail de H. Dreyfus sur l'Intelligence Artificielle nous montre qu'une telle remarque tiendrait la route. Pas forcement parce que le comportement des agriculteurs aurait pu être traduit sous forme de règles, mais parce que ces derniers se seraient adaptés à cette exigence des scientifiques d'une traduction des connaissances usuelles sous la forme de connaissances formelles (en passant par perte et profit tout ce qui n'y correspondrait pas). Dreyfus dans sa critique de l'Intelligence Artificielle illustre bien ce pouvoir de transformation auquel un paradigme dominant peut arriver à soumettre les choses : "Si le paradigme informatique devient si puissant que les hommes commencent à se percevoir comme des calculateurs numériques ne va-t-il pas entraîner petit à petit

un comportement humain calqué sur celui des machines ? La menace qui pèse sur nous n'est pas de voir émerger des machines à intelligence supérieure mais de nous voir devenir des êtres à intelligence inférieure".

La contribution apportée par Dreyfus nous semble suffisamment importante pour nous y attarder un moment.

La comparaison avec ce champ d'activité est intéressante dans le sens où l'Intelligence Artificielle pousse jusque dans ces derniers retranchements la logique qui prévaut dans une vision scientiste des choses. Se révèlent ainsi un certain nombre de présupposés et les obstacles auxquels se heurte concrètement le développement d'une telle vision.

Selon Dreyfus "l'heure a sonné ou bien d'accorder à la tradition philosophique le bien fondé de son intuition centrale, ou bien d'abandonner cette conception de la nature humaine comme une mécanique". En d'autres termes il apporte des éléments pour juger de la pertinence du fondement de nos deux approches.

2) L'Intelligence Artificielle face à ses limites

Cette tradition philosophique dont parle Dreyfus est bâtie sur le grand projet platonicien de pouvoir exprimer toute connaissance sous forme de définitions explicites (règles), utilisables par quiconque (tout appel à l'intuition ou aux jugements de valeurs doivent-être exclus). Ainsi pour Leibniz les plus importantes pratiques, les plus importants tours de main peuvent être formulés par écrit : ils ne sont qu'encore qu'une théorie, plus particulière et plus complexe. L'avènement de l'ordinateur numérique a été vu comme un outil permettant l'accomplissement de ce projet.

Dreyfus analyse les échecs de l'Intelligence Artificielle et démontre ainsi qu'il existe quatre grands types "de traitement de l'information" propres à l'esprit humain qui résiste à toute expression formelle en termes de règles heuristiques : le travail qu'effectue la conscience marginale, l'élimination directe des ambiguïtés possibles, la distinction entre essentiel et accessoire, et le regroupement perceptif.

* Dans un jeu tel que celui des échecs les humains font autre chose qu'inventorier des options possibles. Ils mettent en oeuvre une "conscience marginale" qui a une autre forme que la conscience attentive impliquée par le recensement méthodique de tous les coups. Cette forme de traitement de l'information est constamment à l'oeuvre pour organiser notre expérience.

* Avec la recherche en matière de traduction automatique on a pu constater que l'usager d'un langage naturel fait intervenir sans en prendre conscience d'innombrables indices pour, entre de multiples sens possibles, trouver celui que voulait mettre l'auteur. Cette aptitude à réduire la gamme de significations possibles, en faisant purement et simplement abstraction de toutes celles qui ne feraient ambiguïté qu'en l'absence de contexte, sera nommé "tolérance d'ambiguïté".

* Dans la résolution des problèmes certaines opérations sont vues en elles-mêmes comme essentielles et d'autres comme accessoires. Les humains procèdent par intuition c'est à dire par une appréhension globale de la structure de base du problème. Le processus de structuration d'un problème ne s'élabore pas exclusivement à partir des pièces données dans le cas présent de leurs transformations. Il met aussi en oeuvre des matériaux ayant rapport avec la situation, mais puisés dans l'expérience antérieure. Les opérations essentielles n'existent pas comme telles ni indépendamment du contexte pratique.

* Dans la reconnaissance des formes tout porte à penser que l'esprit humain ne procède pas à l'examen d'une masse de données isolées comme le ferait un calculateur numérique, et que par conséquent il n'a pas à ranger ces données en fichiers pour les extraire méthodiquement selon des règles heuristique. Un regroupement perceptif global intervient avant l'inventaire systématique point par point - l'unique méthode dont dispose quant à elle la machine.

Il y a donc des formes typiquement humaines de traitement de l'information qui révèlent le rôle de l'intuition et du corps dans l'exercice de l'intelligence. Ainsi Delbos et Jorion montrent-ils comment l'apprenti paludier doit incorporer un certain nombre de savoirs pour mener à bien son activité. "l'acquisition de détails spécifiques prennent place sur la toile de fond de pratiques communes, qui apparaissent apprises, au milieu des interactions quotidiennes, non pas comme des faits ni comme des postulats, mais comme des savoirs imprégnant tout l'être et lui permettant physiquement de prendre le monde à bras-le-corps. Tout apprentissage présuppose cet arrière-plan de savoirs implicites qui donnent leurs significations aux détails" (Dreyfus, 1984).

3) La prise en compte de la situation

On pourrait penser que l'ordinateur par sa puissance de calcul peut compenser ces formes de savoir. Mais l'Intelligence Artificielle se heurte alors au problème de la représentation des connaissances usuelles. Les notions de faits et de situation y sont fondamentales. Le problème est de savoir comment agencer les données et comment les rechercher, en présence de situations telles que le plus

souvent, n'importe laquelle de ces données pourrait avoir son utilité.

L'Intelligence Artificielle pour répondre à ces questions a abandonné dans les années 70 ses anciens modèles, exclusivement passifs, pour arriver à un traitement de l'information qui tente de prendre en compte les interactions qui s'établissent entre le sujet et son univers.

C'est exactement la même démarche qui a été suivie dans le domaine de la diffusion des connaissances en agriculture lorsque l'on a voulu élargir le public touché. Des actions en sont venues pour arriver à diffuser des faits qui soient pertinents aux yeux des récepteurs, à abandonner l'idée d'un sujet passif qui engrange l'information technique, pour s'intéresser à la situation qui donne cette pertinence aux faits.

a) Parallèles avec les approches suivies en Intelligence Artificielle

Il est notoire de constater que les deux options qui ont alors été suivies en Intelligence Artificielle se superposent fortement à nos deux approches:

- dans celle développée par Schanck les cadres de données deviennent des séquences ou des scripts. Les situations y sont stéréotypées, considérées isolément et décrites sous la forme d'actes élémentaires. La pertinence des faits est indépendante du contexte.

C'est le schéma suivi par Fourrages-Mieux qui présente les informations sous forme de scénarios en suivant un récit, un argumentaire, qui prenne en compte différentes situations auxquelles les agriculteurs peuvent être confrontés.

- dans celle de Winograd on part du principe au contraire que dans la communication courante "la signification est une notion multidimensionnelle, qui ne peut-être formulée qu'en fonction d'un tout, ensemble complexe formé d'objectifs et de savoirs, reconnu des deux partenaires en présence, celui qui émet et celui qui reçoit" (Winograd cité par Dreyfus). Les représentations se définissent les unes en fonction des autres.

C'est le schéma suivi par le GERDAL.

Ce parallèle est intéressant à deux niveaux. Tout d'abord parce qu'il nous permet de voir les limites du projet platonicien ; ensuite parce qu'il suscite des questions sur les propres limites de chacune de nos deux approches (éléments utiles pour passer ultérieurement à une lecture critique de leurs évaluations).

Dans ce parallèle la position du programmeur peut-être aisément comparée à celle du technicien à qui il est demandé de suivre "une conduite intelligente", c'est à dire cadrée et raisonnée.

b) Eléments d'évaluations

Un certain nombre de problèmes se posent pour arriver à un comportement intelligent de la part de la machine.

Dans la première option :

- on se heurte au problème de la pertinence des faits. Ce qui est fait marquant est défini à l'avance par le programmeur alors que dans une situation donnée ce qui est considéré comme élément pertinent dépend de la situation elle-même.Hors du cadre strict prédéterminé la machine va répondre de manière inadéquat.

Pour Fourrages-Mieux cela se traduit en premier lieu par une question sur la possibilité, à partir d'une étude préalable, d'identifier les critères qui vont permettre de déterminer les faits les plus pertinents aux yeux des éleveurs et en second lieu par une question sur la pertinence des informations diffusées au regard des situations variées et variables des agriculteurs.

- la vie quotidienne n'est pas traduite en scénarios préconstruits. Il est alors introduit la notion de plan qui rendrait compte de la façon dont nous abordons le récit de situations pour lesquelles nous n'avons pas de script. Mais là on est confronté au problème de ressemblance entre deux situations, aux problèmes des objectifs et des intentions.

Pour Fourrages-Mieux cela se traduit par une question sur l'aide qu'une telle information présentée en suivant un certain plan peut apporter aux agriculteurs pour affronter des situations nouvelles.

Pour la deuxième option il nous parait important d'apporter quelques éclaircissements pour bien saisir et le parallèle effectué et les limites d'une telle action.

Le "tout" dont nous parlions précédemment dans la présentation de cette option, "ensemble complexe formé d'objectifs et de savoirs", est supposé être "un corps de postulats spécifiques (exprimés sous forme de structures symboliques), qui représente le "modèle du monde" selon le sujet" (Winograd cité par Dreyfus). " C'est à partir de ces principes que Terry Winograd et ses collaborateurs s'efforcent de développer un nouveau langage de représentation des connaissances <...>, espérant par là permettre aux programmeurs de représenter les "postulats" évoqués plus haut,

sous la forme de descriptions symboliques d'objets prototypes multidimensionnels, *dont les aspects pertinents seraient fonction du contexte*".

On conçoit que dans l'approche du GERDAL ces "objets prototypes multidimensionnels" correspondent aux reformulations par le technicien des préoccupations des éleveurs dont la pertinence est intrinsèquement liée au contexte.

Pour Dreyfus si c'est l'avenir même de l'Intelligence Artificielle qui dépend de la réussite de pareille entreprise un certain nombre de problèmes se posent : "lorsqu'on compare deux prototypes c'est la notion qu'à le programme du contexte en cours qui va dicter ce qui est à prendre en compte dans ce rapprochement - autrement dit, quels sont les aspects qui comptent, qui présentent une ressemblance significative et qui justifient le rapprochement".

De même dans le GERDAL c'est l'animateur dans son activité d'aide qui va opérer le rapprochement de préoccupations différentes pour parvenir à la formulation de problèmes. C'est lui qui en fonction du contexte en cours va soumettre le meilleur rapprochement possible ("un seul objet ou un seul événement peut recevoir une description se référant à divers prototypes, prolongée de détails selon la perspective de chacun" (Dreyfus, 1984)).

Il s'en suit quatre difficultés :

- il faut obligatoirement que l'ensemble de prototypes soit en nombre fini.

Pour le GERDAL cela se traduit par une question sur les limites de l'expression par les agriculteurs de leurs préoccupations au sein de réunions, sur la sélection qui va se faire d'abord dans cette expression et ensuite dans le traitement de ces préoccupations.

- le rapprochement n'a de sens qu'après que les candidats valant la peine d'être examinés aient été trouvés. Ce qui exige une certaine expérience et la faculté de percevoir intuitivement les analogies, faculté radicalement différente de la description symbolique.

Pour le GERDAL cela se traduit par une question sur la capacité de l'animateur à fournir ce travail de rapprochement. De la même façon que l'on peut se demander si dans le premier cas la puissance de calcul de l'ordinateur suffit à compenser une absence d'intuition "une bonne formation" suffit-elle à un animateur pour se livrer à cette activité ?

- "le produit du raisonnement humain dépend étroitement du contexte ; l'agencement de notre mémoire ne comporte pas seulement des rayons de stockage à long terme (contenant notre savoir), mais aussi un rayon pour le contexte du moment (le point de mire)". "Le problème est de trouver quelle expression formelle on pourrait donner à cet objet de l'attention du moment, à ces objectifs du moment" (Winograd cité par Dreyfus).

Pour le GERDAL cela se traduit par une question sur la façon de discerner les préoccupations dont l'expression découle du contexte du moment de la réunion de celles plus étendues dans le temps et dans l'espace, et quelle place leur faire. L'animateur se met dans, et ne perçoit une situation à travers le discours des agriculteurs alors que ceux-ci sont déjà dans une situation à l'intérieur de laquelle ils refont le point en permanence.

- ce savoir intuitif qui permet aux humains de "sentir" en permanence dans quelle situation ils se trouvent, est-il bien de l'ordre des savoirs que l'on peut se représenter sous la forme d'une somme de connaissances précises ? Humeurs, états d'âme, facultés d'appréciation, aisance acquise, etc. donnent à notre façon d'être dans le monde une sorte de "richesse", de "densité" et rien ne permet de supposer qu'ils puissent être mis en formules.

Pour le GERDAL cela se traduit par une question sur le versant de l'être de l'animateur qui est engagé dans la relation d'aide. Ne manque-t-il pas de densité dans son activité de miroir ?

4) Systèmes experts et modèles de communication

Ce parallèle avec l'Intelligence Artificielle possède à notre avis le mérite de faire ressortir les limites de tout dispositif formalisé dans le domaine du traitement de l'information et de la construction des connaissances. La reconnaissance de ces limites permet de mesurer le cadre dans lequelle ce type d'outil peut-être utile. Si Dreyfus démontre en quoi l'Intelligence Artificielle est un mythe (on ne peut concevoir un programme d'ordinateur qui "comprenne" ce qu'il fait) c'est pour reconnaître tout l'intérêt d'une coopération homme-machine où l'homme vise juste et la machine agit vite. Cette coopération est à la base des systèmes experts où la machine devient un appendice de "l'esprit de géométrie" de l'homme qui lui perçoit, juge, choisit en fonction d'un projet mettant en oeuvre son "esprit de finesse" (pour reprendre ici l'opposition de Pascal).

Nous voyons donc que la perception des connaissances scientifiques comme théorie de la pratique des agriculteurs est tout aussi mythique. Cette constatation amène donc à se poser des questions sur la forme des dispositifs à mettre en oeuvre dans une perspective d'aide aux agriculteurs.

Dans le cadre paradigmatique de la conjonction/distinction on perçoit qu'esprit de géométrie et esprit de finesse sont en inter-relation et en interaction. Toute intuition suit une logique comme toute logique à un moment ou à un autre se base sur l'intuition. "La logique ne saurait s'auto-suffire. Système formel, elle ne peut être conçue que dans un contexte non formel" (à commencer par les mots logiques qui doivent être définis dans les langues naturelles) (Morin, 1991). Ainsi le dispositif du GERDAL peut-il être vu comme un système expert qui, dans son esprit de géométrie, permet aux agriculteurs l'expression de cet esprit de finesse nécessaire à toute entreprise de découverte. Si, en suivant une logique déductive-identitaire, il opère une désambiguïsation (séparation des choses, le vrai du faux, l'affirmation de la négation,...) celle-ci ne porte que sur l'activité de désambiguïsation à laquelle se livrent les agriculteurs eux mêmes dans la transformation de leurs préoccupations en problèmes, et non pas directement sur le réel auquel ces agriculteurs sont supposés être confrontés. Le dispositif Fourrages-Mieux quant-à lui apparait dans ce cadre de pensée comme un système qui à l'ambition de porter directement sur ce réel et qui présente aux agriculteurs une réalité partiellement désambiguïsée (plusieurs scénarios sont présentés) sans que les critères de désambiguïsation (l'esprit de finesse qui a permis d'accéder à ce résultat) ne leur soit accessible. L'esprit de finesse attendu de l'agriculteur dans son travail se limite au choix du scénario à suivre.

F REGIME DE VALIDATION DES ENONCES SCIENTIFIQUES ET CRITERES D'EVALUATION DES APPROCHES

Ce développement nous amène à nous interroger sur les critères en fonction desquels ces actions vont être évaluées. Cette question qui peut paraître au premier abord relativement banale nous semble lourde de conséquences. Elle dépasse en effet le cadre restreint de ces deux approches pour englober une interrogation sur la façon dont les règles de validation des énoncés scientifiques sont déterminées dans la société contemporaine.

1) Un impératif de performativité

En fait ces critères d'évaluation et ces règles de validation dont nous parlons ici sont intimement liés. Comme l'ont souligné de nombreux auteurs (J.Ellul parmi les premiers) la science durant cette dernière moitié de siècle s'est largement technicisée pour donner naissance à ce qu'il est convenu d'appeler une technoscience. Du coup un "impératif de performativité (optimisation du rapport investissement / plus-value)" régit désormais la science "de plus en plus subordonnée à la technique, donc à l'argent" La "performativité en augmentant la capacité d'administrer la

preuve, augmente celle d'avoir raison". Ainsi "les décisions et les normes tendent de plus en plus à être légitimées par leur efficacité ou leur performance, c'est à dire par le fait" (Quéré, 1982).

Cette légitimation de la science par la puissance nous parait particulièrement bien mise en valeur par Latour dans son ouvrage "*La science en action*". A raison celui qui possède les moyens les plus puissants pour pouvoir administrer la preuve (pour ne pas dire **sa** preuve). Toute entreprise adversaire pour démonter cette affirmation nécessiterait des moyens financiers et humains supérieurs. Il y a donc "substitution d'une légitimation par la puissance à une légitimation par le sens" (Quéré, 1982). Cette substitution découle d'une logique cartésienne de disjonction, poussée à son extrême, qui exclut tout lien entre jugements de valeur et jugements de fait.

La connaissance scientifique est arrivée ainsi à reproduire à un autre niveau ce par rapport à quoi elle voulait se démarquer, c'est à dire un savoir insu. Car si son émergence à consister au passage d'un savoir insu à un savoir réflexif "qui s'explicite comme savoir en définissant les conditions de sa validation et les procédures de son autorisation" (Quéré, 1982), son développement, réalisé par une séparation de la philosophie au cours du XVIIIième siècle, s'est traduit par une perte des repères du cadre paradigmatique dans lequel elle prenait sa croissance. Elle est arrivée d'une certaine manière à la construction d'un savoir insu d'un autre niveau. Morin (1991) parle d'un "aveuglement aveugle à lui-même" inscrit au coeur de la connaissance.

2) Matrice communicationnelle et réflexivité

La matrice communicationnelle à partir de laquelle est née la science au siècle des lumières s'est atrophiée au fur et à mesure de la technicisation de la science. Et c'est contre une telle atrophie que s'élèvent des auteurs comme Bourdieu et Morin. La science ne peut être pleinement science qu'en revenant à la question du sens.

Selon Morin ce n'est que par un retour réflexif sur ses propres fondements, c'est à dire par une démarche de connaissance de sa connaissance, que la science peut non pas éliminer l'invérifiable (ce qui reviendrait à détruire l'axiomatique sur laquelle elle se base) mais le désocculter, le reconnaître. Démarche qui amènerait à s'ouvrir sur ce qui est a-théorique et irrationnalisable. Pour Bourdieu la réflexivité nécessaire à tout travail de recherche ne peut s'opérer que par "la dialogique du débat publique et de la critique mutuelle". Le "travail d'objectivation du sujet objectivant est effectué, non pas par son seul auteur, mais par les occupants de toutes les positions antagonistes et complémentaires qui constituent le champ scientifique" (Bourdieu avec Wacquant, 1992).

L'établissement "du vrai dans la connaissance scientifique" devrait donc "relever entièrement de l'interaction communicationnelle qui sous-tend la communauté scientifique". L'exigence "de discussion rationnelle aboutissant à un consensus" ne s'applique "pas seulement à la validation des énoncés descriptifs dans l'objectivation scientifique, mais aussi aux règles qui fixent les conditions et les procédures de cette validation" (Quéré, 1982).

Dialogue sans fin si l'on en croit J.Arsac (1984) sur les limites dans le domaine informatique de toute entreprise tendant à chasser le flou, l'incertain. "Je vois l'informatique comme le lieu d'une bataille gigantesque et sans fin : des problèmes que nous avons cru totalement sémantiques seront un jour formalisés, on trouvera des algorithmes de traitement, et un secteur que l'on croyait typiquement de l'intelligence humaine apparaîtra mécanisable. Mais je crois aussi que naîtront sans cesse de nouveaux problèmes que notre cerveau abordera à partir de leur sens, en sorte que cette course de l'informatique est sans fin. Pour un problème résolu, dix nouveaux problèmes à résoudre... Du moins cette course aura-t-elle un mérite : nous aider à voir clair dans ce qui est la spécificité de l'homme, le SENS".

3) Un jugement des approches

On peut donc comprendre que le GERDAL s'inscrivant dans le domaine de la science dans la perspective d'un renouvellement de la matrice communicationnelle actualise son projet dans un modèle de communication où c'est précisément l'activité communicationnelle entre agriculteurs qui se trouve mise en exergue.

De la même manière on pourrait aussi comprendre que le modèle de communication sur lequel s'appuie Fourrages-Mieux tende à une destruction de l'activité communicationnelle entre agriculteurs vu que ce modèle se trouve lui-même fondé sur le même type de destruction à un autre niveau. Nous y reviendrons dans le chapitre suivant.

Reste la question sur le régime auquel vont se référer ces actions dans leur évaluation.

Pour Fourrages-Mieux qui se trouve dans le cadre de pensée dominant il ne fait aucun doute que c'est à l'aune de la performance que les choses vont se juger. Il y a un rapport "changement de pratique induit/coût de l'opération" qui va être établi.

Et pour le GERDAL ? On peut supposer en toute logique que cette évaluation va porter à deux niveaux : tout en se pliant à un régime dominant de jugement elle va tenter de montrer que les choses peuvent-être lues autrement. Les choses

seront donc jauger d'une part à l'aune de la performance : qu'est ce qui a été suscité, produit de mesurable, de quantifiable, c'est à dire quelle est l'efficacité du dispositif ? et d'autre part dans un cadre de pensée où c'est l'effectivité qui primera, c'est à dire ce qui se produit, le processus plutôt que le résultat.

Voici donc nos deux approches mieux définies dans leur soubassement et dans leur projet.

Partant d'une interrogation sur le complexe et le compliqué en fin de chapitre II nous sommes arrivés dans ce chapitre III à identifier un tant soit peu l'arrière pensée qui donne forme aux dispositifs du GERDAL et de l'Institut de l'Elevage. Nous avons vu comment ces dispositifs nous semble articulés et organisés en fonction de deux paradigmes différents : celui de la disjonction / réduction et celui de la conjonction/distinction.

Mais tout paradigme opère à travers la société dans la façon dont les relations entre les hommes sont pensées et construites. Il prend corps par et dans la perception, la réalisation et le vécu d'un certain type de société.

Quelle est donc cette société de communication dans laquelle nos deux approches plongent leurs racines ? C'est ce que nous nous proposons de voir dans le chapitre suivant à partir d'une réflexion de Quéré sur les origines de la communication moderne.

CHAPITRE IV
DEUX APPROCHES POUR QUEL ESPACE PUBLIC ?

Dans ce chapitre après avoir présenté comment la communication peut être comprise selon le point de vue de Quéré, nous observerons à quel type d'espace de communication se rattachent nos deux approches. Notre analyse sera construite autour du concept d'espace public.

A DIFFUSION DE MESSAGES OU OBJECTVATION DE TIERS SYMBOLISANT ?

La démarche de Quéré (1982) consiste à mettre en cause une perception selon laquelle la communication humaine se réduirait à un acte de transmission de messages. Selon lui "a une problématique de codage-décodage et de suppression des distorsions et des bruits, il faut substituer une interrogation sur les mécanismes de la compréhension dans le milieu de l'intersubjectivité linguistique". En quelques mots dans cette phrase nous retrouvons nos deux approches mises en opposition. Quéré part du constat, mis à jour par la pragmatique, qu'il n'y a pas de message sans méta-message. "Pour communiquer, nous superposons un énoncé à contenu propositionnel, qui relate une observation ou une expérience (fonction de représentation des faits), et un énoncé qui définit la relation interpersonnelle dans laquelle la signification du premier peut être comprise et acceptée". "Il a pour fonction de réduire l'indétermination du contenu propositionnel du message en spécifiant la relation interpersonnelle dans laquelle les interlocuteurs s'engagent".

Ainsi dans une opération du type Fourrages-Mieux lorsque des messages écrits sont envoyés aux agriculteurs ces messages disent plus de choses qu'une "simple" information sur les fourrages. Ce n'est pas une série de constatations neutres. Ces messages sont pleins d'une force performative. Ce sont des actes de langage. Ils visent à faire changer les pratiques et ce faisant instaurent un certain type de rapport social entre destinateur et destinataire, rapport socialement institué. C'est la composante illocutionnaire de l'acte d'énonciation. Et cette composante illocutionnaire n'est maîtriser ni par celui qui émet le message, ni par celui qui le reçoit. C'est le point de rencontre des "sens". Ainsi de tels messages peuvent aussi bien vouloir dire pour un agriculteur "je vous conseille de faire ainsi", "je vous informe que", "je vous dit

de faire ainsi", "je vous ordonne de". Evidemment le type de rapport social instauré n'est pas le même dans ces différents cas. Se définit ainsi la nature de la médiation symbolique de l'interaction sociale.

La question de savoir quelle peut-être la composante illocutionnaire des messages n'est pas posée par Fourrages-Mieux. Pourtant on sent bien que c'est un élément important à prendre en compte dans l'évaluation des résultats de ce type d'opération. Un des objectifs de cette partie est d'émettre un certain nombre d'hypothèse à ce sujet.

En fait pour que la communication puisse se faire, c'est à dire qu'il y ait reconnaissance réciproque des interlocuteurs et donc réduction du caractère improbable et aléatoire de cet échange, elle nécessite la reconnaissance d'un "même" entre ces interlocuteurs. "En ce sens l'interaction sociale met nécessairement en jeu un "tiers symbolisant" c'est à dire le pôle extérieur d'un neutre qui n'étant ni (pour) l'un, ni (pour) l'autre, et occupant une position de référence possible pour l'un et l'autre, les conjoints dans leurs différences". "Comme si le rapport d'échange était contraint de s'objectiver lui-même dans une extériorité ou une altérité, et de faire l'expérience des limites que celle-ci lui posent pour acquérir une substance historique singulière".

Pour Quéré ce tiers symbolisant est composé des modèles culturels et des garants méta-sociaux. Les premiers sont constitués des systèmes de régle d'énonciation, des jeux de rôles, des normes d'action, des schèmes de perception et de classement... Les seconds, d'éléments qui informent le travail d'interprétation, qui correspondent au métaniveau d'un discours interprétatif et normatif sur le social, d'une figuration de la dimension du Savoir, du Pouvoir et de la Loi. Ils sont en quelque sorte les gonds qui permettent à l'activité communicationnelle de se déployer. ("Si je veux que la porte tourne il faut que les gonds soient fixes" (Wittgenstein cité par Quéré, 1982)).

Cette description nous permet de sentir que si Fourrages-Mieux centre son action sur le message en laissant de coté de manière intentionnelle ou non les autres composantes qui rentrent en jeu dans un processus de communication ainsi décrit, le GERDAL, lui, inscrit son activité au niveau de l'objectivation et de la construction de ce tiers symbolisant, de ce "même" au sein de groupes d'agriculteurs. Comme le note Rémy (1986) le "G.P.L. (Groupe Professionnel Local) contribue à mettre en évidence l'identique dans le divers".

B ESPACE DE COMMUNICATION ET ESPACE PUBLIC

Pour aller plus loin dans l'observation de ces deux approches nous allons suivre Quéré dans sa réflexion sur le concept d'espace public. Cette démarche va nous permettre de les situer dans le cadre beaucoup plus large de modifications globales de la société.

Pour Quéré en effet la tendance actuelle de prendre la transparence (non-altération des messages, réduction des distorsions et des malentendus...) comme critère de la communication réussie est symptomatique d'une nouvelle structure de l'espace public. Cette transparence s'oppose à l'équivalence (production d'une identité en affirmant une différence) qui est propre à la dynamique du jeu social.

1) Naissance de l'espace public

Cet espace public met en oeuvre une "communication entre les personnes privées qui vont se constituer en tant que public" (Bautier, 1992). Sa constitution date du XVIIIième siècle. Il correspond à "une forme particulière de sociabilité conçue par opposition au principe hiérarchique et aux liens de dépendance personnelle de la société d'Ancien Régime". Cette forme de sociabilité repose "sur la diffusion d'une méthode critique de la connaissance et de discussion entre individus abstraits de leurs contextes vécus d'interaction". Cette sociabilité tout à fait nouvelle se situe donc "à un autre niveau que celui de l'interaction vécue quotidienne" : elle se déroule à "celui, politique, de la discussion "pratique" et de la fondation des normes d'action ou des cadres institutionnels" (Quéré, 1982).

Selon Quéré il est donc impossible "d'oublier les coordonnées proprement politiques de la gestation de cet espace public : luttes contre l'Ancien Régime, transformation du dispositif de domination politique, naissance de la démocratie". Une telle sociabilité demande nécessairement une théâtralisation du jeu social, c'est à dire de suivre un certain nombre de conventions, de jouer un jeu, demande donc une médiation symbolique du rapport social. Car il est nécessaire de pouvoir communiquer de manière impersonnelle pour partager son opinion. Une double fiction se trouve à la base d'une telle communication : une fiction d'égalité (les propos cessent d'être autorisés par un avant ou un ailleurs : ils se valident par eux mêmes, principalement par la force de leur argumentation); une fiction de dédoublement du sujet social (l'homme public est capable de faire abstraction de sa subjectivité).

2) Espace public et démarche GERDAL

a) Une même perspective proprement politique

A la lecture de cette analyse de Quéré nous relevons un certain nombre de similitudes entre cette démarche de construction d'un espace public et celle du GERDAL. Une même perspective proprement politique. Perspective que l'on trouve clairement énoncée chez Darré dans son livre "*Liberté et Efficacité des groupes de travail*" où il définit son but général comme étant "d'aider des groupes à échapper, de façon constructive, au poids des idées et des modes de pensée dominants, à critiquer, dans leur pratique, la raison du plus fort". Perspective qui se situe dans la plus pure tradition émancipatoire occidentale.

* Des mécanismes de domination

En ce qui concerne le monde agricole il part du constat que l'arbitraire culturel dominant tend à réduire les agriculteurs à de simples exécutants. Selon ce schéma les chercheurs produisent des connaissances, les techniciens les diffusent et les agriculteurs les appliquent. Si une quelconque connaissance est reconnue à ces derniers dans la mise en oeuvre de leur activité il s'agit d'une connaissance de second ordre, une "connaissance pratique" qui diffère radicalement de la connaissance scientifique d'ordre théorique. Cette connaissance scientifique est alors considérée comme la théorie de la pratique. "Au delà de la position socialement accordée à leurs savoirs dans une hiérarchie symbolique, l'enjeu des agriculteurs demeure la position qui leur est accordée dans une hiérarchie sociale. Si seuls les techniciens sont socialement désignés comme détenteurs de la connaissance authentique, les agriculteurs risquent d'être réduits à un rôle d'exécutants, ou, du moins, on risque de méconnaître leur capacité à formuler leur problèmes et leurs intérêts propres, sans recourir nécessairement au langage des techniciens" (Faye, 1984).

La domination à laquelle les agriculteurs sont assujettis est donc directement en lien avec le caractère d'objectivité prêté au seul discours scientifique-technique. Lutter contre cette domination c'est lutter contre "l'anesthésie épistémologique qui accompagne les discours dominants et qui en assure l'effet" (Darré, 1978).

* Faire usage de la Raison

Il s'agit donc de permettre aux agriculteurs de faire usage de leur raison pour maîtriser leur devenir. Et de la même façon qu'au XVIIIième siècle un espace public de dialogue, où des règles strictes s'imposaient sur la façon

d'être, s'est construit pour pouvoir faire usage de la "Raison" et faire valoir la pertinence de cet usage, le dispositif GERDAL prend forme pour permettre aux agriculteurs de faire usage de la "Raison" dans leur activité pratique. Nous n'écrivons pas la "Raison" de manière innocente. Si nous pouvons entendre la Raison dans le sens de mise en oeuvre de la faculté de penser il faut aussi voir que le caractère propre d'un mécanisme de domination est de nier toute raison, c'est à dire toute manière de penser, différente de celle qui anime cette domination même. "Adorno et Horkheimer avaient bien vu que la Raison (close) devient elle-même autoritaire : en étendant son universalité potentielle à l'univers, elle s'approprie l'univers ; elle identifie son ordre à l'ordre cosmique ou historique, et elle s'approprie les lois de la nature. La Raison majusculisée, devenue abstraite et rationalisatrice, instaure en elle une guillotine idéologique et une potentialité totalitaire" (Morin, 1991). Il existe donc "des raisons". Ainsi au XVIIIième siècle la raison du peuple s'oppose-t-elle à la raison du souverain (l'état c'est qui ? le peuple ou le souverain ?), et dans le dispositif GERDAL la raison pratique s'oppose-t-elle à la raison théorique. Marquer ces oppositions signifie que les premières ne s'épuisent pas dans les secondes, c'est mettre en relief leur différence de nature, c'est faire apparaître une lutte, c'est se dégager de l'apparence d'un processus fluide. C'est affirmer dans le cas du GERDAL que les agriculteurs ne reconnaissent pas "la théorie de leur pratique" dans le discours scientifique. Il faut les distinguer et voir précisément où elles peuvent se conjoindre.

* Raison morale, raison instrumentale

L'opposition entre raison morale et raison instrumentale mise en évidence par Habermas pour décrire la dégradation de la Raison permet de positionner l'approche GERDAL par rapport à celle de Fourrages-Mieux. Quéré replace la démarche d'Habermas à partir de la catégorie kantienne de publicité. "Chez Kant, écrit-il, l'impératif de publicité est celui selon lequel les maximes de la raison morale doivent-être rendues publiques <...>. Un double mouvement définit donc cette publicité. Il consiste à rendre public les normes de l'agir humain, c'est à dire à les porter à la connaissance de tous ; d'autre part à leur acquérir un consensus par le biais d'une explicitation dialogique qui met en jeu la capacité de validation des normes".

C'est dans ce schéma général que se coule la démarche GERDAL, en s'inscrivant dans le cadre propre des échanges entre agriculteurs, sur leur pratique, au sein de réseaux locaux d'interconnaissances (nous verrons un peu plus loin les différentes restrictions qui apparaissent par rapport à ce schéma général). A l'opposé une opération comme Fourrages-Mieux se réfère implicitement à une raison instrumentale où "rationaliser signifie alors maximiser les rapports entre fins et moyens et mettre en oeuvre les ressources de la technique <...>. Elle induit un mode de légitimation du pouvoir qui fait

l'économie de l'explicitation d'une volonté collective, c'est à dire de la justifications des normes et de la formation d'un consensus". C'est pour cela qu'il ne peut y avoir pour les concepteurs de ces opérations que "messages" sans "méta-messages". Ce sont les faits techniques qui sont présentés. Ils existent en tant que tels dégagés de toute construction normative.

b) Distinction entre des modèles d'espace public différents

Il est intéressant de noter les différences qui apparaissent entre l'espace public qui prend forme au XVIIIième et l'espace de dialogue mis en avant par le GERDAL.

Dans le premier cas le débat s'organise autour de la gestion du social alors que dans le second elle prend forme autour de la gestion des connaissances. Cette opposition est symptomatique du type d'idées dominantes à chacune de ces époques, du cadre paradigmatique dominant. Si au XVIIIième siècle c'est la pensée philosophique qui permet d'apporter des réponses au XXième c'est la pensée scientifique. Les débats s'organisent autour de ces axes.

Deuxième point : si un mouvement s'opère du singulier (le roi, un) vers l'universel (le peuple) dans la construction de l'espace public du XVIIIième siècle, dans l'espace de dialogue du GERDAL il se produit en sens inverse de l'universel (raison théorique) vers le singulier (raison pratique). Cette observation reste très caricaturale et mériterait d'être développée et affinée. Toutefois nous pouvons remarquer que ces deux mouvements inverses correspondent à une même recherche visant à fonder un "sujet réflexif", un sujet qui par son activité se réapproprie le sens des choses et se libère d'un "monde saturé de significations". Si dans le premier cas cette position est à relier à la possibilité d'une objectivité scientifique, dans le second cas elle est à mettre en relation avec une projectivité toute aussi scientifique. Le caractère scientifique de ces deux attitudes étant affaire de cadre épistémologique comme nous l'avons vu. La première se référant à la fondation d'une épistémologie positiviste et la seconde à celle d'une épistémologie constructiviste. Ainsi on passe de l'idée d'un monde invariant à lire par un sujet universel, à l'idée d'un monde mouvant selon le projet de lecture appliqué par un sujet singulier.

Est-ce à dire que c'est le même type d'espace public que nous retrouvons dans ces deux cas ?

Pour Quéré il existe plusieurs modèles d'espace public "correspondant chacun à la singularisation d'une structure

universelle. Ainsi le type d'espace public propre à une société d'interconnaissance, une communauté locale par exemple, est différent de celui qui a permis la gestation de la démocratie au XVIIIième siècle, qu'on prend habituellement pour modèle".

Ce qu'il est intéressant de noter c'est la théâtralité sur laquelle se trouve bâti le jeu social dans ces espaces, et donc l'exigence d'une certaine impersonnalité. Nous avons vu au dessus la double fiction qui anime le jeu de "l'homme public du XVIIIième" et qui donne corps à la théâtralité propre à cet espace. Or Quéré note que dans une société d'interconnaissance "le port du masque dans le jeu social n'y est pas moins de rigueur <...>. Chacun y est placé sous le regard de l'autre, et doit assurer une certaine transparence de ses actes. Mais cette transparence s'applique à son jeu et non pas à sa subjectivité <...>, à la présentation de soi et non pas à la personnalité <...>. Elle est donc posée par rapport à un ordre tiers : celui des rôles institués, des normes et des représentations <...>. Mais ce tiers symbolisant qui rend sensible une identité n'a rien d'abstrait. Il n'est pas l'objet d'une objectivation dans le discours ou l'écriture. Ses fragments hétéroclites sont réactualisés au jour le jour à travers des comportements exclusivement pratiques. Par ceux-ci, ils adviennent à la visibilité sociale, comme autant de repères de l'appartenance à un espace commun. Ils permettent sans cesse à un individu de vérifier la qualité de son insertion dans un réseau de relations sociales. En ce sens, l'exigence de transparence est une exigence de convenance, c'est à dire de conformité aux normes de la collectivité. Elle se matérialise dans un travail incessant d'interprétation et d'évaluation qui vise à conjurer l'étrangeté et la transgression". Et c'est précisément à cet endroit, au niveau de ce travail que le dispositif d'aide du GERDAL trouve tout son sens.

c) Conjonction de deux modèles d'espace public

Mais comment le technicien peut-il alors "intervenir" dans ce jeu pour en faciliter l'activité sans pour autant le briser?

Apparemment en suivant lui aussi les règles propres à la structure de l'espace public mais à partir d'un modèle différent. Si les agriculteurs mettent en oeuvre des médiations de type traditionnel (" les codes de reconnaissance sociale ont une forme d'existence exclusivement pratique, c'est à dire non séparée d'un contexte vécu et non réflexive") le technicien lui opère par le biais de médiations issues de la construction d'un espace public moderne au XVIIIième (séparation du contexte vécu et réflexivité dans sa démarche d'aide). La communication dans cet espace se caractérise comme nous l'avons aperçu par une double fiction. Une d'égalité : les propos tenus cessent d'être autorisés par un avant ou un ailleurs. Ce modèle d'échange requiert que soient exclue toute forme de légitimation transcendantale et en

particulier celle que pourrait apporter toute référence à la connaissance scientifique-technique socialement dominante. La seconde réside dans le dédoublement des sujets sociaux. L'homme public, donc ici le technicien en situation d'aide, suit des conventions c'est à dire des règles qui lui permettent de neutraliser sa subjectivité, de la traduire en contenus intentionnels.

Mais le jeu du technicien, pour casser un rapport de domination socialement institué, est dépouillé au maximum, et est centré sur la parole des agriculteurs. Il donne la forme d'une communication et les agriculteurs en constituent le fond. Il s'y trouve donc complètement impliqué en même temps qu'il en est exclu. Impliqué parce que c'est lui qui donne le ton, qui est l'élément poli (dans les deux sens du terme qui suit des règles de convenances et qui renvoie une image) du dispositif autour duquel vont s'articuler les positionnements, physiques et oratoires, des agriculteurs. En même temps les choses dont il s'agit "ne le regardent pas" : il se trouve là au sein du groupe dans une société de pensée, il n'est pas relié derrière le discours, derrière la manipulation symbolique, au même univers signifiant que les agriculteurs. On retrouve ici une des caractéristiques du régime de la représentation de la société bourgeoise du XVIIIième, suivie par le technicien comme nous l'avons vu. Le réel "y est soustrait au regard, maintenu dans le domaine de l'invisible, de l'invérifiable, de façon à soutenir la visibilité de son équivalent à la fois représentatif et normatif, et tout autant celle de l'opération qui l'institue". Le but étant de rendre visible, non pas le réel, mais son principe d'organisation. "Cette opération n'étant pas quelconque : elle clôture la scène de la représentation sur elle-même".

Ce type de communication permet de faire apparaître entre les partenaires agriculteurs ce qui leur est commun, équivalent, invariant. Il y a objectivation d'éléments du tiers symbolisant.

3) Espace public et démarche Fourrages-Mieux

Notre discours se déroule en suivant le fil d'une réflexion autour de l'espace public. Mais où situer l'approche Fourrages-Mieux dans cette logique ? Autour de quelle conception de l'espace public se situe-t-elle ?

a) L'espace public contemporain

Pour répondre à cette question il faut d'abord passer par une interrogation sur l'émergence des moyens techniques de communication. Selon Quéré, qui reprend ici une analyse de Sennet, cette émergence est directement liée "à la récusation du tiers symbolisant et à l'émergence d'une société intimiste dans laquelle les sujets sociaux répudient les conventions et les rituels de la sociabilité pour satisfaire une exigence

d'authenticité, c'est à dire de révélation mutuelle directe des subjectivités". L'espace public contemporain qui résulte de cette émergence est vide "puisqu'ont été exclus jeux de rôles, conventions et rituels au profit de la publicité (mise en visibilité) des subjectivités et des expériences individuelles". Les techniques de communication y ont pris "le relais des médiations symboliques antérieures". Quéré développe la thèse selon laquelle avec l'avènement de cet forme d'espace public il n'y a pas "seulement dépassement du modèle d'espace public construit par le siècle des Lumières", mais aussi "destruction de la structure universelle multi-millénaire <...> de l'activité communicationnelle et de ses supports cognitifs et normatifs".

b) Un réel intelligible à lui-même

A ce nouveau régime correspond une nouvelle logique de production du sens. Selon l'analyse de Baudrillard (citée par Quéré) nous sommes entrés dans "l'ère des simulacres". "Une simulation opérationnelle se substituerait à la fiction opératoire du dispositif antérieur". Le type de communication de Fourrages-Mieux ne peut voir que message sans méta-message. car en passant de la représentation propre à la société bourgeoise à ce nouveau régime il y a transformation du statut du réel. "La fiction opératoire de la représentation bourgeoise tirait son autorité et sa crédibilité de la capacité de la Raison à connaître le réel depuis lui-même. Mais en parlant en son nom elle le présupposait inaccessible et le rendait invérifiable. La fiction opérationnelle de la simulation se fonde au contraire sur l'exhibition de fragments du réel pour confectionner des modèles destinés à le façonner". Or que fait Fourrages-Mieux pour atteindre un public "non touché par le développement"? Par l'intermédiaire des études préalables il va rechercher de l'information sur les pratiques et les façons de parler des agriculteurs pour donner une visibilité à des fragments du réel. Ce réel étant bien entendu celui décrit par la connaissance scientifique-technique (on retrouve ici l'opposition entre information "outil" et information "utile" invoquée dans la partie précédente). Dans les messages diffusés il s'agit bien d'offrir aux agriculteurs des modèles, qui correspondent à leur lisibilité des choses, destinés à transformer leurs pratiques. On situe bien le passage d'un technicien, agent de la société bourgeoise, porteur d'un message technique-scientifique, inaccessible par sa présentation d'apparat et invérifiable, à un technicien exposant dans les mots et les expressions des agriculteurs des éléments d'un semblant de réel organisés sous forme de modèle. (Un des objets d'une évaluation des différentes formes de campagne pourrait-être justement de voir comment cette part de simulacre apparait à travers l'utilisation de témoignages, "dont la formule consiste à rendre fiable un énoncé en faisant croire que d'autres y croient", en faisant parler des personnages fictifs, en véhiculant des données vraisemblables mais pas forcement vraies,...).

Il y a présentification du réel. Du coup il y a évacuation du sens puisque "le réel est intelligible à lui-même. Le travail de la connaissance et de l'information se réduit à élaborer des artifices pour le révéler". "L'effacement de la distinction entre le réel et l'ordre symbolique, entre le discours et le réel l'apparente d'ailleurs aux modèles primitifs de la représentation : la parole mythique ou religieuse précédait l'ordre social, et à travers la cérémonie rituelle, s'incorporait en lui pour le façonner". Reprenant les termes de Lefort, Quéré parle à ce sujet d' "idéologie invisible". Ce nouveau discours social "ne se pose à aucun moment en extériorité par rapport au social. Il ne parle plus de haut. Aussi s'apparente-t-il au discours totalitaire dont la visée est de s'investir dans la réalité sociale pour la totaliser. Il s'en différencie toutefois, en ceci qu'il renonce à opérer cette totalisation dans l'explicite. Ce qui le relie à l'idéologie bourgeoise, dont il se distingue par ailleurs puisqu'il abolit la distance qu'elle instaurait entre la représentation et le réel". Il y a message sans méta-message précisément parce que "l'idéologie invisible s'applique à effacer toute trace de relation de pouvoir ou de rapport de forces".

c) Des structures d'activité communicationnelle différentes

En suivant cette thèse on conçoit donc qu'il puisse exister une rupture dans la façon de penser et de vivre la communication entre les concepteurs d'une opération du type de Fourrages-Mieux et les agriculteurs à qui cette opération est destinée : ils ne se référent pas à, et ne vivent pas dans, des espaces publics de même structure. "Car par ailleurs rien ne permet de supposer que la structure de l'activité communicationnelle de base ait changé". Il serait intéressant à ce sujet de voir quelle conception les techniciens maîtres d'oeuvre de ces actions et agriculteurs ciblés par ces actions, ont, à travers leur vécu quotidien, d'une "identité collective". L'hypothèse étant que si "dans une société dont la régulation est assurée par un tiers symbolisant, la soumission aux normes rend sensible un ordre de l'équivalence, c'est à dire une identité collective, dans la société intimiste dominée par la psychologisation du lien social, l'identité collective est une pure projection de l'imaginaire reposant sur le partage d'un même état : mêmes idées, mêmes sentiments, mêmes convictions".

On peut supposer une antinomie et une contradiction dans les jeux que sont amenés à jouer les agriculteurs. Un jeu local où le régime de l'impersonnalité domine : un jeu extralocal ou c'est la révélation de la personnalité qui est mise en avant, où l'on est ce que l'on parait. Les agriculteurs doivent donc gérer une situation paradoxale de "présentation" d'eux même devant leur communauté, qui est une forme d'expression théâtrale, et de "représentation" devant le monde technicien où c'est "la transmission par l'individu de son expérience telle qu'il l'a vécue, sans aucun travail de

présentation" qui est de mise. Situation paradoxale que doivent gérer les agriculteurs. Pour Quéré "c'est parce qu'il y a décalage entre cette évolution et la permanence de la structure de l'activité communicationnelle de base (qui requiert toujours la médiation d'un tiers symbolisant universel et impersonnel) qu'il y a développement d'une crise sans précédent de l'identité sociale".

Apparaissent ici des éléments de compréhension de l'opposition, évoquée dans la partie précédente, dans le soin que le technicien doit porter dans son travail d'aide soit à sa façon de **faire** soit à sa façon **d'être**. Dans Fourrages-Mieux est posé implicitement dans la communication le primat du décodage sur l'interaction. Or c'est ce qui caractérise "le nouveau régime de la visibilité sociale" de la société intimiste, qui" exclut toute médiation objective", qui "abolit toute distance entre le paraître et l'être". Dans cette construction le technicien ne peut-être que ce qu'il est, aucun travail sur sa façon d'être ne peut-être envisagé. Toute théâtralisation du jeu social est exclue en suivant un principe de transparence.

C'est là que l'on peut mesurer toute l'ambiguïté de tel type d'actions destinées à des agriculteurs se trouvant hors des circuits institutionnalisés du développement. On peut en effet émettre l'hypothèse qu'au delà d'un apport "simple" d'informations ce type d'actions tend à faire entrer les agriculteurs dans un type d'espace public qui, non seulement ne correspond pas à celui vécu localement, mais en plus, tend à absorber et à détruire ce dernier en marginalisant son rôle. La question à la clef est donc la suivante : ces actions vont-elles dans le sens d'une destruction du lien social et donc vers une perte de la capacité d'action des agriculteurs ou, au contraire, alimentent-elles l'interaction sociale entre agriculteurs ? Dans quelle mesure peut-on penser que, dans certaines zones, cette destruction du lien social étant consommée pour nombre d'agriculteurs, il s'agit de prendre acte de cette perte de capacité d'action et de tenter d'en limiter la portée en procurant une information adaptée ?

4) Espace public et évolution du développement agricole

La description de l'évolution du développement agricole et de ses outils peut-être reformulée à partir du concept d'espace public. Il nous faut pour cela passer à l'espace communicationnel que ce concept permet d'appréhender qui n'est plus celui de l'interaction quotidienne (vu précédemment à partir de la lecture de Sennet par Quéré) mais celui de l'institution développé par Habermas (et toujours présenté par Quéré). Celui-ci prend pour objet de "son investigation historique" le devenir d'une "fiction logée au coeur de la figure moderne du politique" : celle d'opinion public. Objet qui n'existe que comme entité fictive et qui est efficace comme tel. Habermas "rapporte l'émergence de cette entité fictive à la constitution, à l'époque du capitalisme naissant, d'un espace et d'un mode de discussion critique (principe de

publicité) des orientations et des décisions du pouvoir politique <...>. Mais ce modèle libéral de sphère public est très tôt entré en contradiction avec les impératifs de l'économie capitaliste. Le principe de publicité qui le fondait a été subverti au profit de l'état et des puissances économiques". Il y a eu détournement du dispositif institutionnel. "Celui-ci est désormais utilisé à des fins de manipulation (publicité commerciale) et d'organisation du loyalisme des citoyens à l'égard de l'Etat technicien".

Une analyse de l'évolution du développement agricole nous semble réalisable en ces termes. La création d'un espace de dialogue, le déclin ultérieur de cet espace, la force performative d'une fiction sont trois composantes que l'on retrouve.

- Est-il en effet abusif de mettre en parallèle la constitution de cet espace avec la création des premiers CETA et GVA ? Comme nous l'avons vu dans le chapitre II ces espaces de dialogues, où la vulgarisation se fit ascendante, se constituèrent dans la période d'après guerre à un moment de forte intégration de l'agriculture dans le capitalisme marchand. Ils correspondirent à un processus de transformation de la domination exercée par les notables, les industriels et l'état.

- La fiction "d'opinion public" ne peut-elle pas être comparée à celle "d'une spécificité du monde agricole" déclinée ensuite sur le thème de "l'unité paysanne" et largement employée par les responsables professionnels des syndicats dominants ?

- La subversion de cet espace public au profit de l'état et des puissances économiques n'est-elle pas superposable à la forme prise par ces groupes d'agriculteurs lorsque la profession agricole a été en charge du développement et l'a administré main dans la main avec l'état ? Il y a eu dépolitisation de ces groupes, c'est à dire expression du seul point de vue techniciste qui fût celui de la couche des jeunes agriculteurs dont l'action amena aux lois d'orientation de 1960 et 1962. On voit ici l'organisation loyaliste des agriculteurs à l'égard de l'état technicien qui a pris forme à cette période.

Ce balancement traduit "une dialectique complexe de l'historique et de l'idéologique qui définit le mieux" selon Quéré l'activité communicationnelle de la société bourgeoise.

Le processus historique se caractérise par "la récusation d'une source unique et transcendante de détermination significative et normative de l'activité social". Il prend la forme d'un "bouleversement incessant du social correspondant à la production permanente de nouveau, à

l'objectivation continue de possibles non encore là et d'alternatives". C'est à la neutralisation de cet historique que se consacre le travail de l'idéologie. A la multiplicité et dispersion de l'historicité "il substitue une totalisation, une représentation sous la figure de l'Un. En cherchant ainsi à contenir l'activité instituante qui l'excède, en occultant la multiplicité de ses foyers" le discours qui en résulte "simule une maîtrise du procès de socialisation par un sujet fictif". Ainsi apparaissent les fictions "d'opinion public", "d'unité paysanne", fictions mises en avant par certaines classes en vue d'établir leurs intérêts propres. Car l'accès à ces différents types d'espaces ne se fait que dans certaines conditions. De la même façon qu'au XVIIIième les deux principaux critères de l'émancipation étaient la culture et la propriété, ce sont la culture et la technicité qui sont mis haut du pavois des jeunes agriculteurs .Et la permutation des termes "propriété" et "technicité" n'est pas ici anodine. Si nous suivons la thèse de J. Ellul (1977) elle correspond au passage d'une société où l'élément central à partir duquel les pratiques vont s'organiser est le capital (système capitaliste) à une société où cet élément est la technique (système technicien).

Nos deux approches peuvent-elles être replacées dans ce balancement entre l'historique et l'idéologique ? On serait tenté de penser en se référant aux parties précédentes que le GERDAL s'inscrit plutôt dans un processus historique alors que Fourrages-Mieux se place plutôt dans un processus idéologique. Il nous semble que la position de ces deux approches détermine les coordonnées d'un moment de ce balancement dans le développement agricole entre historique et idéologique.

Ainsi "l'arrière-pensée" qui fonde ces deux approches les amène-t-elles à se référer à des espaces publics de structures différentes.

Le paradigme de la disjonction / réduction conduit à penser la communication en termes de performativité, de messages sans méta-messages, de transparence de, et dans la relation. Comme dans tout système fermé il s'effectue une totalisation qui exclut toute dynamique génératrice de nouveau, d'imprévu, d'impensé.

Le paradigme de conjonction / distinction dans une pensée complexe conduit à se centrer sur cette dynamique et à voir les types d'organisations qui la favorisent. Il s'agit de s'intéresser au lieu où se construit le sens des choses, à l'activité communicationnelle qui s'établit dans l'interaction sociale. La communication est pensée en termes d'équivalence, de construction d'une identité dans la diversité,. d'objectivation du tiers symbolisant.

CONCLUSION

A la base de notre travail se trouvait la question de savoir où et comment des actions différentes du type de celles du GERDAL et de Fourrages-Mieux pourraient être utilisées en synergie. Force est de constater que nous n'y avons pas répondu ! Tout au long de notre analyse nous avons été rabattu insensiblement vers le pourquoi des choses, c'est à dire vers la question du sens. A travers l'observation des séparations et des ruptures, des liens et des ponts qui apparaissent à certains endroits et pas à d'autres dans chacun de ces dispositifs, il nous a fallu comprendre les façons différentes de penser l'homme dans son rapport à la connaissance et à l'expérience de connaissance, et donc les façons différentes de penser le rapport social dans cette expérience de connaissance, qui caractérisent ces deux approches. Nous avons vu comment elles s'organisent et sont organisées dans et par deux paradigmes différents. A la modélisation analytique de l'approche Fourrages-Mieux, qui s'inscrit dans le paradigme positiviste de la disjonction / réduction, s'oppose la modélisation systémique du GERDAL qui prend corps dans le paradigme de la conjonction / distinction.

Si nous avons mis en relief les points où ces approches se distinguent nous avons donc peu parlé des lieux où elles peuvent se conjoindre. Fondamentalement, si on se contente de les observer simplement à travers les outils d'animation qu'elles mettent en oeuvre, ces approches ne semblent pas incompatibles. Par contre dès que l'on s'interroge sur le projet qui les fonde il en va autrement. C'est pour cela que nous avons tant insisté sur cette "arrière-pensée" qui les sous-tend. Une même forme d'action peut être menée fort différemment selon le sens qui lui est donné.

Quelle place alors pour ces deux approches ? Si nous pensons en suivant des auteurs comme Morin et Le Moigne que l'utilisation de la seule méthode analytique ne peut conduire qu'à des impasses dans la résolution des problèmes contemporains, et en particulier dans celui de la transmission des savoirs, il n'en demeure pas moins que cette méthode reste la plus adaptée au traitement de problèmes spécifiques, compliqués mais non complexes, qui peuvent apparaître dans ce domaine. Encore faut-il être en mesure d'identifier tel ou tel problème comme étant de tel ou tel type, ou autrement dit, encore faut-il être en mesure de le formuler sous la forme la plus adéquat. Démarche qui nous parait en elle-même complexe. Et ce d'autant plus que la frontière entre compliqué et complexe est mouvante, et que de nouveaux problèmes complexes surgissent constamment.

On conçoit ainsi que des opérations comme celles de Fourrages-Mieux puissent permettre de répondre à certains types de problèmes auxquels les agriculteurs sont confrontés (pas forcement d'ailleurs à ceux pour lesquels elles sont conçues et pas forcement de la manière dont les animateurs de ces actions le pensent) et pas à d'autres, mais aussi qu'une démarche, basée sur une pensée du réel en terme de complexité comme celle du GERDAL, puisse permettre de mieux poser les problèmes et donc de les résoudre (ou pas !) au mieux.

Si ces deux formes d'approches coexistent côte à côte leur conjonction nécessiterait que les décideurs puissent accéder à une pensée systémique, c'est à dire complexe, des choses. Il s'agit alors de percevoir la transmission des savoirs comme un phénomène complexe qui demande à l'organisation sociale de mettre en oeuvre un comportement d'adaptation autre que la simple accommodation.

Il faut convenir à cet endroit qu'une telle réflexion sur la conjonction de deux approches ne peut être réalisée qu'à travers une lecture critique des évaluations réalisées dans chacune de ces approches.

Pourquoi une lecture critique ? Parce que les éléments qui interviennent dans le fait qu'une action "marche" ou ne "marche pas" n'est pas obligatoirement ce que relève les animateurs de ces actions. Il peut y avoir une rupture entre la façon dont l'action est pensée et la forme qu'elle prend concrètement sur le terrain. Il existe du jeu, du flou dans le fonctionnement de toute organisation. Les différents acteurs possèdent une marge de liberté plus ou moins importante pour

agir dans un sens ou dans un autre par rapport à l'idéal-type qui leur est présenté. Il serait par exemple paradoxal de relever que localement les opérations Fourrages-Mieux qui ont "le mieux marché" sont celles où les animateurs ont su percevoir les choses en terme de complexité et développer une animation adéquat, voire même pourquoi pas proche du "modèle" de celle du GERDAL. Et à l'inverse par exemple que certaines actions GERDAL ont échoué par une complexification abusive des choses par rapport à la demande des agriculteurs.

Mais l'interrogation ne doit pas s'arrêter là. Nous avons pu constater à différentes reprises des homologies entre ce que peuvent vivre les concepteurs de ces approches et le type d'action qu'ils construisent. Ces constatations doivent nous amener à nous poser des questions sur le type de management des connaissances dominant dans chacune des organisations qui a donné naissance à ces approches. Autrement dit à leur richesse organisationnelle.

Comment fonctionne le GERDAL dans la gestion, le partage, la mémorisation et la diffusion des connaissances entre ses membres ? Selon une organisation de type anarchique, d'une grande robustesse mais où le coût d'organisation est élevé, ou selon une organisation de type mémarchique, de robustesse un peu inférieure mais d'un coût d'organisation inférieur ? Et comment fonctionne l'Institut de l'Elevage ? Selon une organisation hiérarchique, d'un faible coût d'organisation mais d'une grande fragilité, ou selon une organisation mémarchique ?

La richesse organisationnelle de ce système *mémarchique (centré mémoire)*, est a priori supérieure à celle des deux autres variantes, hiérarchique et anarchique, "dès lors que l'on considère l'économie globale" (Le Moigne, 1990). Ce qui permet d'avoir des systèmes souples et adaptatifs. "L'imprévisibilité du milieu est source de richesse et de développement, pourvu que les systèmes de gestion et les stratégies mises en oeuvre dans les organisations soient suffisamment souples et adaptatifs et qu'ils disposent de capacités suffisantes d'auto-observation" (Blasquez, 1992). On retrouve ici la perspective à partir de laquelle se développent les actions GERDAL.

A l'opposé le système d'information en place à l'Institut de l'Elevage ne correspond-t-il pas à un système classique ? "Tels qu'ils sont conçus actuellement, les systèmes d'information mémorisent rarement les modes opératoires, ils

rassemblent surtout une masse souvent importante de rubriques et de symboles qui n'explicitent pas les motifs qui ont procédé à leur choix et à leur organisation. Ces informations sont condamnées à n'être traitées que par des dispositifs quantitatifs et difficilement évolutifs. En conséquence, un système d'information tend à regrouper des données mises côte à côte sous la forme d'un stock passif, pour lequel les utilisateurs ne disposent plus des clés qui leur permettront d'en faire un usage réellement signifiant puisque le pourquoi des choix, les enjeux qui les orientent... ont en partie, ou radicalement, disparu" (Blasquez, 1992). Et c'est précisément sur cette base de système d'information que des messages techniques sont diffusés aux agriculteurs.

Le présent travail nous a conduit, chemin faisant, à formuler toute une série d'interrogations sur les résultats qui ont pu être enregistrés dans les différentes évaluations de ces deux approches. Des pistes de recherche se sont dessinées. Des hypothèses de travail se sont révélées. Ces questions restent ouvertes et demandent à être éprouvées dans un travail de plus longue haleine. C'est ce que nous nous proposons de réaliser dans le cadre d'une thèse en nous appuyant aussi bien sur des travaux d'évaluation disponibles que sur des enquêtes que nous réaliserons auprès des concepteurs et des animateurs de ces actions et des représentants de leurs structures d'appartenance.

BIBLIOGRAPHIE

AIT EL HADY Smaïl et BELISTE Claire (sous la direction), 1985
Vulgariser un défi ou un mythe ? La communication entre spécialites et non spécialistes, Lyon, Chronique Sociale.

ARSAC Roger, 1984
"L'informatique et le sens" in DREYFUS H.L., Intelligence Artificielle - Mythes et limites, Paris, Flammarion.

BAYLON Christian et MIGNOT Xavier, 1991
La communication, Paris, Nathan.

BEAUTIER Roger, 1992
"Habernas et le champ de la communication" in Cinémaction, n°, pp 87-94

BLASQUEZ James, 1992
"Appréhender une ressource centrale des organisations : la connaissance" in Colloque : Sciences Sociales et Intelligence Artificielle, Aix en Provence, 8,9 et 10 Avril 1992, Document dactylographié.

BONNET-EYMARD Xavier, 1986
"La spécificité de la formation GERDAL" in Agriscope, n°7, pp 95-103.

BOULLIER Dominique, 1989
"Du bon usage d'une critique du modèle diffusionniste : Discussion-prétexte des concepts de Everett M. Rogers" in Réseaux, n°36, pp 31-51.

BOURDIEU Pierre avec WACQUANT Loïc J.D., 1992
Réponses, Paris, Seuil.

BRUNER Jérôme, 1991
...car la culture donne forme à l'esprit - De la révolution cognitive à la psychologie culturelle, Paris, EsHel

CLUB DEMETER, 1991
La commmunication en agriculture, Paris, Club Demeter

COMITE DE COORDINATION FOURRAGES-MIEUX, 1983
Opération de valorisation du potentiel fourrager Fourrages-Mieux, Paris, Institut Technique de l'Elevage Bovin.

COUTOUZIS Mickès et LATOUR Bruno, 1986
"Le village solaire de Frangocastello - Vers une ethnographie des techniques contemporaines" in L'Année sociologique, n°36, pp 113-167.

DARRE Jean-Pierre, 1978
Liberté et efficacité des groupes de travail, Paris, Les éditions ouvrières.

DARRE Jean-Pierre, 1985
La parole et la technique - L'univers de pensée des éleveurs du Ternois, Paris, L'Harmattan.

DARRE Jean-Pierre, 1986
"Les dialogues entre les agriculteurs - Etude comparative dans deux villages français (Bretagne et Lauragais)" in Cahiers du GERDAL n°8, pp 4-25.

DELBOS Geneviève et JORION Paul, 1984
La transmission des savoirs, Paris, MSH.

DREYFUS Hubert L., 1984
Intelligence Artificielle - Mythes et limites, Paris, Flammarion.

DOCKES Anne-Charlotte, 1990
Fourrages-mieux : un démarche d'ingénierie de projets de conseils collectifs aux éleveurs, Paris, ITEB.

ELLUL Jacques, 1977
Le système technicien, Paris, Calman-lévy

FAYE Frédéric, 1984
La Diffusion des Connaissances Scientifiques en Agriculture - Significations sociales et transmissions de savoirs - D.E.A. de Sciences Sociales appliquées au développement, Université François Rabelais, Tours.

FLICHY Patrice, 1991
"La question de la technique dans les recherches sur la communication" in réseaux , n°50

FRASLIN Jean-Hervé, 1990
Réseaux locaux de communication, normes sociales et changement technique en agriculture - La question fourragère au pays de l'emmental : étude de cas dans trois communes de haute-saône - thèse de doctorat en sociologie de l'Université de Paris X -Nanterre.

HENNION Antoine et MEADEL Cécile, 1989
"Comment ne pas commettre le péché de rationnalisation ?" in Réseaux, n°36, pp 145-158.

JOLLIVET Marcel, 1987
"Vingt ans après : questions de recherches actuelles sur le développement agricole" in Les Cahiers du GERDAL n°11, pp 7-16.

LACOMBE Philippe, 1987
"Le développement agricole local - Histoires et perspectives" in Cahiers du GERDAL n°11, pp 89-99.

LATOUR Bruno, 1989
La science en action, Paris, La Découverte.

LAZAR Judith, 1991
Sociologie de la Communication de Masse, Paris, Armand Collin.

LE GUEN Roger, 1986
"Le GERDAL dans tous ses effets. Réflexions introductives" in Agricope, n°7, pp 24-35.

LEMERY Bruno, 1987
"Usage des mots et présupposés des distinctions techniques: pratiques - Relations entre chercheurs et institutions de développement" in Cahiers du GERDAL n°11, pp 17-48.

LE MOIGNE Jean Louis, 1990
La modélisation des systèmes complexes, Paris, Dunod.

MADELINE Yves, 1985
"Diffusion de masse et prise en compte de la diversité. L'exemple de l'opération Fourages-Mieux" in Agriscope E.S.A. d'Angers, n°6, pp 89-98.

MENDRAS Henri et FORSE Michel, 1983
Le Changement Social, Paris, Armand Collin.

MORIN Edgard, 1991
La méthode -4 - Les idées - Leur habitat, leur vie, leurs moeurs, leur organisation, Paris, Seuil.

NEVEU Erik et RIEFFEL Rémy, 1991
"Les effets de réalité des sciences de la communication" in Réseaux, n°50

QUERE louis, 1982
Des miroirs équivoques - Aux origines de la communication moderne, Paris, Aubier Montaigne.

QUERE louis, 1989
"Les boites noires de B. Latour ou le lien social dans la machine" in Réseaux, n°36, pp 95-117.

REMY Jacques, 1986
"L'hétéroclite et l'identique" in Agriscope, n°7, pp 131-135

SFEZ Lucien,
Critique de la communication, Paris, Seuil.

SIMIER Jean-paul, 1990
Les agriculteurs et le changement technique : différentes théories explicatives du comportement, Paris, Institut Technique de l'Elevage Bovin.

BIBLIOTHEQUE DE L'ENSSIB
802382G